

Asticou

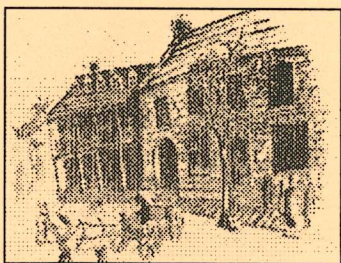
Revue d'histoire de l'Outaouais



Fils de Buckingham
à la renommée
grandissante :
«FATER LONERGAN, S.J.»
Page 3



AURÈLE GROULX
et le poste CKCH
Page 17



Le patrimoine :
L'HÔTEL BRITISH D'AYLMER
Page 21

N^{os} 48-49

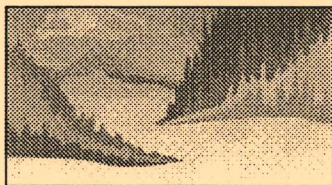
Décembre 1996

Sommaire

- Qui était Marie-Térèse Archambault? 1*
Denise Latrémouille
- Le Père Bernard Lonergan, S.J. 3*
Pierrot Lambert
- Les gentils de l'Outaouais 13*
Léo La Brie
- Aurèle Groulx 17*
Georges Huard
- L'hôtel British d'Aylmer 21*
Richard M. Bégin
- Louis Riel en Outaouais 37*
Georges Lessard
- Le Parc Luna 39*
Raymond D'Aoust et Christine Firth



- Bouchette existe! 12*
- Le saviez-vous? 20*
- Biofiche : le Père L.-É. Reboul, o.m.i. 36*



*La Société d'histoire
de l'Outaouais*

5 \$

Dans ce numéro...

◆

Denise Latrémouille, bien connue pour son apport à l'histoire de notre région, nous dit qui était Marie-Térèse Archambault, première femme laïque en Amérique du Nord à avoir obtenu un doctorat en philosophie.

◆

Plus de 200 thèses de doctorat lui ont été consacrées. Déjà, on le considère comme le plus grand philosophe que le Canada ait produit. Il s'agit du Père Bernard Lonergan, S.J., né au Québec, en Outaouais. Pierrot Lambert, traducteur et spécialiste de son œuvre, nous offre une courte biographie de cet illustre fils de Buckingham.

◆

Saviez-vous que le Québec est un pionnier dans la dénomination des habitants d'un lieu ? Léo La Brie, notre trésorier, a consulté le Répertoire des gentilés du Québec.

◆

Georges Huard, retraité ayant fait carrière à des postes de direction, d'abord à CKCH et ensuite à Radio-Canada, retrace celle de l'homme qui fut le directeur musical du poste CKCH en plus d'en avoir été le fondateur. Aurèle Groulx, pianiste, a en effet été l'âme dirigeante de ce poste radiophonique.

◆



Les plus grands personnages du pays, de John A. Macdonald à Jos Montferrand, l'ont fréquenté ou y ont logé. Il s'agit de *l'hôtel British d'Aylmer*, l'un de plusieurs immeubles de la ville d'Aylmer faisant partie du patrimoine de l'Outaouais.

L'année 1997 marque le 150^e anniversaire de l'incorporation de cette municipalité. C'est l'occasion pour Richard M. Bégin, historien et président de l'*Association du Patrimoine d'Aylmer*, de faire l'historique de ce vénérable édifice.



Louis Riel, député de Provencher au Manitoba, devant siéger aux communes, se réfugiait en Outaouais pour échapper à ses poursuivants anglophones. Georges Lessard, responsable du comité de la revue, rappelle ce bref épisode de la vie du chef métis.



Le *Parc Luna*, dans le quartier Tétréau de Hull, était un endroit de loisirs fréquenté non seulement par les Hullois, mais aussi par tous les gens de l'Outaouais. Christine Firth a recueilli les souvenirs d'un témoin de l'époque, Raymond D'Aoust.



On prétendait que le nom de *Bouchette* n'existait pas au Québec. Nous avons alors protesté, et rectification a été apportée.



Plusieurs historiens considèrent le *Père reboul, o.m.i.*, comme le véritable fondateur de Hull. Chose certaine, il donna son essor à la Ville et la dota de ses institutions. Georges Lessard trace brièvement sa vie.



Qui était Marie-Térèse Archambault?

PAR
DENISE LATRÉMOUILLE

Un groupe de travail spécial chargé de choisir le nom des nouveaux districts électoraux proposa à la fin de 1994 celui de Marie-Térèse Archambault pour désigner le district électoral numéro 7. Le Conseil municipal adopta certains des noms proposés, mais reporta sa décision en ce qui concerne le nom d'Archambault¹.

On doit louer la Commission de l'identité hulloise qui a parrainé la *Banque d'anthroponymes féminins*² en 1991 afin de mettre à profit les fruits de la recherche pour faire connaître les femmes qui se sont illustrées dans l'histoire de Hull³.

Marie-Térèse Archambault est le prototype de la jeune fille de bonne famille du début du siècle, qui née coiffée, y voit une responsabilité, celle de se réaliser et de rayonner sur son entourage. À l'instar d'une Justine Lacoste qui œuvra dans le domaine de la santé, ou d'une Thérèse Casgrain dans le domaine politique, Marie-Térèse, elle, voua sa vie à la connaissance et à la réflexion. (C'est en hommage à Térèse d'Avila qu'elle écrivait son prénom sans h⁴.)

Pionnière en son domaine, M^{lle} Archambault est la première femme laïque en Amérique du Nord à avoir obtenu un doctorat en philosophie, diplôme qui lui fut décerné par l'Université d'Ottawa en 1932. Née à Hull le 29 avril 1904, elle était issue de la bourgeoisie de province des deux côtés de sa famille : chez les Archambault, on était médecin de père en fils et son grand-père le D^r Damase-Eusèbe fut maire de Saint-Pierre-les-Becquets et son père, le D^r Urgel Archambault, maire de Hull. Du côté de sa mère, Marie-Rose Olivier, régnait la magistrature, le grand-père Olivier ayant été juge et sénateur dans le district de Lanaudière.

À treize ans, en pleine bataille pour les droits linguistiques en Ontario, elle fit la manchette en exigeant d'être servie en français au comptoir des tramways d'Ottawa. Son geste suscita l'admiration des écoliers ailleurs en province qui se cotisèrent pour lui offrir une médaille. Son histoire a été racontée dans un recueil de nouvelles publié par le Séminaire de Joliette intitulé *Les premiers coups d'aile*.

Après ses études, comme son concitoyen hullois Oscar Auger quelque temps auparavant, elle reçut une bourse du gouvernement du Québec pour aller étudier deux ans en Europe. Elle suivit des cours à l'école d'Action catholique de Bruxelles, de même que des cours d'études sociales à Paris. Elle publia en 1930 un fascicule de l'Oeuvre des tracts intitulé *La des-*

tinée sociale de la femme.

Elle mourut à 56 ans, le 7 octobre 1960. Elle enseignait alors la bibliothéconomie à l'Université de Montréal.

En 1985, son nom fut proposé pour désigner le campus hullois du cégep. On lui préféra Gabrielle Roy, décision qui attira les protestations du président de la Société de généalogie de l'Outaouais.



1. Procès-verbaux du Conseil municipal du 8 novembre 1994, résolution 94-507.
2. Denise Latrémouille, *Banque d'anthroponymes féminins*, Ville de Hull, 1991, 51 p.
3. Qu'on me permette toutefois une réserve sur la pertinence des associations entre le nom et la chose nommée, par exemple la galerie d'art qui porte un nom de militaire, alors qu'une HLM porte le nom d'un peintre. Il serait plus indiqué à mon sens d'associer le nom d'Archambault à un domaine relié à la connaissance ou aux œuvres sociales.
4. Entretien avec la sœur de Marie-Térèse, Mme Marguerite Archambault-Ardouin en 1982.
- 5 *Le Régional*, 27 octobre 1982.

L'histoire des feux de Hull

Nous savions que *M. Raymond Ouimet*, membre émérite de notre Société, répertoriait depuis plusieurs années les incendies majeurs ayant causé des pertes de vies et ravagé la ville de Hull (celui de 1900 l'a presque complètement détruite).

Il en a fait le sujet d'un ouvrage relatant ces funestes événements, en plus de traiter des causes et des conséquences de ces calamités.

L'ouvrage vient de paraître aux éditions *Vents d'Ouest*, de Hull, sous le titre *Une ville en flammes*. Il s'agit d'une contribution importante pour l'histoire de Hull. Il faut se procurer ce livre si bien documenté, et dont la lecture est des plus captivante.

Bernard J. E. Lonergan, S.J.

1904-1984

PAR
PIERROT LAMBERT

Le philosophe, surtout s'il accomplit un travail de fond, ne connaît pas la même popularité que le romancier ou l'artiste, bien sûr. Mais sa renommée et son influence peuvent être à la fois très vastes et durables. C'est le cas par exemple de Bernard Lonergan, un auteur canadien, originaire de la région de l'Outaouais.

Bernard Lonergan, né à Buckingham le 17 décembre 1904, a connu une grande carrière dans l'enseignement en Europe et en Amérique. Ses œuvres philosophiques et théologiques suscitent un intérêt croissant dans plusieurs pays.

Origines familiales

Ses arrière-grands-parents, côté paternel, Timothy Lonergan et Bridget Casey, sont venus d'Irlande pour s'établir à Ste-Thérèse-de-Blainville. Son grand-père Michael Lonergan, voyant que les garçons de sa famille épousent des canadiennes-françaises, décide de s'établir dans la région de Buckingham où il marie une Irlandaise, Frances, la fille de Hugh Gorman, l'un des premiers hommes à s'établir à Buckingham. Le couple s'installe à cinq kilomètres au nord de la ville mais connaît beaucoup de difficultés (ils perdent huit de leurs quatorze enfants, et Michael ne réussit pas très bien comme fermier). Ils reviennent à Buckingham où Michael aura une boucherie pendant vingt ans.

La mère de Bernard Lonergan, Josephine Wood, vient de Faron's Point, près de Cornwall. Elle est la fille de Hiram Wood et de Jane Harrison, des descendants de loyalistes anglais venus des États-Unis. Hiram Wood est menuisier.

Le 16 février 1904, Josephine Wood épouse Gerald Lonergan, le deuxième des fils de Michael Lonergan et Frances Gorman. Gerald est arpenteur-géomètre. Il travaille dans l'Ouest canadien du printemps jusqu'à l'automne. Josephine accompagne son mari la première année, et revient enceinte. Elle donne naissance à Bernard le 17 décembre de la même année. Gerald achète une grande maison sur Pine Avenue à Buckingham et y installe sa femme, son fils, ses beaux-parents et sa sœur

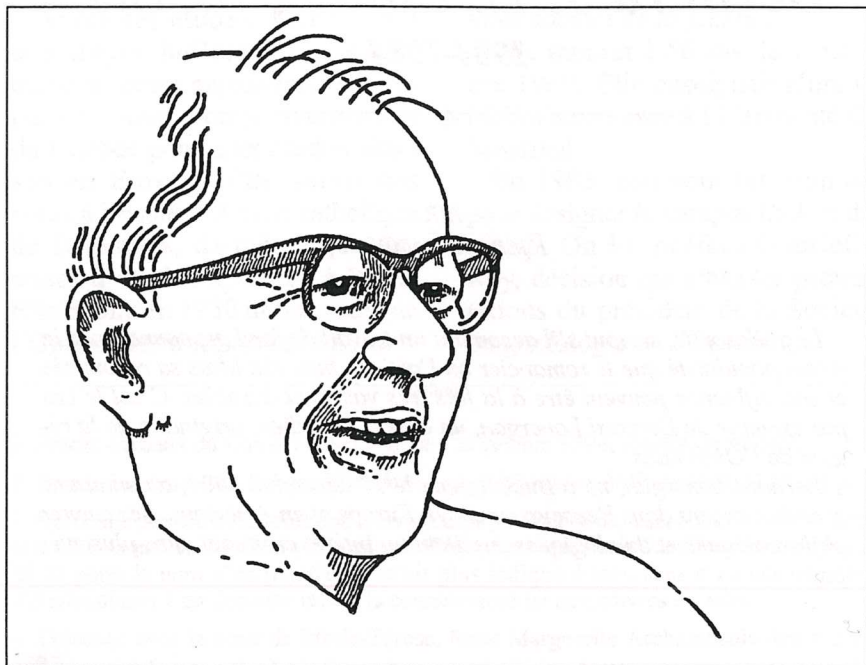


Illustration : C. L. Tornatore, *Loyola University Press, Chicago*

Minnie. Josephine Lonergan aura deux autres fils, Gregory et Mark. Gregory deviendra jésuite, comme Bernard, et Mark sera ingénieur, comme son père.

Premières années

Les trois garçons fréquentent le collège St-Michael's, dirigé par les Frères de l'Instruction chrétienne. Ce collège contient en fait deux écoles, une petite école anglaise et une institution plus grande pour les garçons francophones. Les anglophones sont répartis en trois groupes de trois niveaux, et doivent travailler constamment par eux-mêmes. Bernard Lonergan reconnaîtra que c'est chez les Frères de l'Instruction chrétienne qu'il a

appris à travailler sérieusement sur le plan intellectuel.

De son enfance, Bernard Lonergan retiendra entre autres le goût de la lecture et le bonheur de la musique que sa mère tirait du piano familial.

En 1918, à l'âge de 13 ans, Bernard devient pensionnaire chez les Jésuites au Collège Loyola à Montréal. Il a été particulièrement attiré par une circulaire, le *Loyola Review*, où il a découvert que les élèves de cette institution rédigent des poèmes !

Le jeune Lonergan ne tarde pas à impressionner ses professeurs par ses capacités intellectuelles et sans doute aussi par la qualité de l'instruction qu'il a reçue au niveau pri-

maire. Il saute trois fois de classe au cours de sa première année! Il passe de la classe préparatoire à la classe spéciale de latin, puis à la deuxième année et enfin à la troisième année du secondaire !

Au cours de sa quatrième année, il tombe gravement malade. Une mastoïdite, contractée en janvier 1920 lorsqu'il se gèle les oreilles sur une patinoire, s'aggrave au point où il reçoit l'extrême-onction. Il retrouve lentement la santé à la maison, et ne retourne pas au collège cette année-là.

On l'invite tout de même à passer à la classe supérieure en septembre et il poursuit ses études normalement.

Une parenthèse ici. Lonergan, qui s'est toujours intéressé à l'éducation, a constamment répété que les études n'étaient pas assez exigeantes dans les milieux catholiques et qu'il n'avait trouvé que chez les Frères de l'Instruction chrétienne à Buckingham des professeurs qui apprennent aux jeunes la discipline du travail intellectuel.

Entrée chez les Jésuites

À 18 ans, Bernard décide d'entrer chez les Jésuites. Il se rend donc à Guelph, en Ontario, le 29 juillet 1922 pour y entreprendre un noviciat de deux ans, suivi de deux années de jувénat. Ces quatre ans sont une période d'initiation à la vie religieuse mais aussi un temps d'étude intensive du latin, du grec, de l'anglais, du français et des mathématiques (une matière que

Lonergan affectionnera toute sa vie).

Études de philosophie en Angleterre

La formation des jésuites prévoit un cycle consacré à la philosophie. Pour cette partie de ses études Bernard Lonergan va en Angleterre. Il séjourne à Heythrop College, près d'Oxford, de 1926 à 1930. C'est son premier contact avec l'Europe et avec un milieu international. Pour ce qui est de la philosophie, le jeune étudiant ne trouve pas dans la forme d'enseignement qu'il reçoit un grand intérêt. Il apprécie particulièrement son professeur de mathématiques, le P. Charles O'Hara, et songe à s'orienter vers la méthodologie.

Période d'enseignement à Montréal

Après avoir obtenu un baccalauréat de l'Université de Londres, Lonergan revient à Montréal. Les jésuites sont appelés au milieu de leurs études à enseigner pendant trois ans. Cette période, appelée la régence, Lonergan la passe au Collège Loyola qu'il connaît bien. Il enseigne dans cette institution de 1930 à 1933.

Pendant cet intermède, il s'interroge sur les doctrines du Crédit social, lancées en Alberta, qui commencent à se répandre au Canada, à la faveur de la grande crise économique.

«*Quand je suis revenu au Canada en 1930, les riches étaient*

devenus pauvres et les pauvres n'avaient plus d'emploi ... Il y avait plusieurs théories qui circulaient. Celles du Crédit social ont attiré mon attention; je savais que si les banques donnaient vingt-cinq dollars à tout le monde au pays à chaque jour de paye, cela créerait de l'inflation. Mais je me demandais où était l'erreur dans l'argumentation des créditistes. Il fallait comprendre la dynamique de ce qui se passait.» (Caring About Meaning, p. 31.)

Il faut noter deux choses ici. Premièrement, Lonergan n'a jamais été un intellectuel dans une tour d'ivoire. Il s'est toujours préoccupé des besoins des gens. Deuxièmement, il a montré constamment qu'il ne faut jamais laisser tomber les questions que l'on porte, comme il l'a souvent répété. Lonergan, comme nous le verrons plus loin, poursuivra plus tard ses recherches en économie et produira même une œuvre originale dans ce domaine.

Sa régence terminée, le jeune religieux retourne aux études. Il commence sa formation théologique au Collège de l'Immaculée-Conception de Montréal en septembre 1933, mais dès le mois de novembre ses supérieurs décident de l'envoyer à Rome, à l'Université Grégorienne.

Études de théologie à Rome

Lonergan est ravi. Il découvre la ville éternelle où il va passer une partie importante de sa vie.

Parallèlement à ses études, Lonergan s'intéresse à l'histoire, à la théorie de la connaissance, et il commence à découvrir l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, dont l'esprit audacieux sera pour lui une inspiration constante.

Ordonné prêtre en 1936, Lonergan doit se soumettre à une autre étape de la formation jésuite, le Troisième An (ou troisième année de noviciat). C'est à Amiens en France qu'il vivra cette nouvelle période de réflexion. Pendant les quelque dix mois passés à Amiens, il se rend à Paris assister à des conférences à l'École sociale populaire. Il rencontre le P. Desbuquois, à qui il fait part de ses projets personnels et de ses interrogations face au respect de son vœu d'obéissance. Le P. Desbuquois lui répond : *«Entrez ce que vous voulez entreprendre. Si vos supérieurs vous laissent faire, vous poursuivrez. S'ils vous arrêtent, vous mettrez fin à vos projets. Dans les deux cas vous respecterez votre vœu d'obéissance.»*

Durant ce séjour en France, Lonergan (qui a appris le français en Angleterre) prend un bon contact avec la littérature française, dont l'étude figure dans le programme de formation.

Après le Troisième An, Lonergan fera un doctorat en théologie à la Grégorienne. En fait il voudrait étudier l'histoire de la philosophie, mais ses supérieurs en ont décidé autrement. Cette décision a un grand poids dans sa vie

puisqu'il sera pendant 25 ans professeur de théologie.

En février 1940, il reçoit la nouvelle du décès de sa mère, qu'il savait malade. Après sept années passées outre-mer, avec un sentiment d'impuissance face à l'éloignement physique, cette perte est pour lui très douloureuse. Il racontera plus tard qu'il a été incapable de parler pendant trois jours après que la nouvelle lui eût été annoncée par le recteur de la Grégorienne.

Professeur à l'Immaculée- Conception de Montréal

Il revient à Montréal l'été suivant. Il est appelé à enseigner la théologie à l'Immaculée-Conception, le scolasticat des Jésuites. Au cours de ses années d'enseignement à Montréal (1940-1946) Lonergan poursuit ses recherches sur la théorie de la connaissance. Il publie plusieurs articles sur la notion de Verbe dans les écrits de saint Thomas d'Aquin.

Ces recherches plutôt savantes, Lonergan veut aussi les communiquer à un public non universitaire. En 1945-1946, il donne un cours sur *La pensée et la réalité* à l'Institut Thomas More, un établissement d'enseignement aux adultes qui vient d'ouvrir ses portes à Montréal. Encouragé par la persévérance de sa classe (il racontera à plusieurs reprises l'histoire d'une de ses étudiantes qui à un moment donné est venue donner un coup de poing sur son bureau en s'écriant :

«Ça y est! J'ai compris! »), Lonergan sait qu'il a la matière d'un livre, auquel ses recherches précédentes l'ont préparé.

Professeur au Regis College de Toronto - Rédaction d'Insight : A study of Human Understanding

Au début de l'année 1947, Lonergan s'en va enseigner au Regis College de Toronto. Il entreprend en 1949 la rédaction du livre auquel il pense depuis longtemps : un ouvrage sur la connaissance, la science, et la méthode qui est la base de la recherche scientifique.

Son but premier est d'établir une méthode pour la théologie. Mais les fondations qu'il construit sont vastes, et valables pour l'ensemble des disciplines du savoir humain.

En 1952, Lonergan apprend qu'il est affecté à la Grégorienne comme professeur et qu'il devra donc quitter Toronto pour s'installer à Rome l'été suivant. Il décide de terminer son livre rapidement et il part pour Rome à l'été 1953 avec trois exemplaires de ce manuscrit. Il en envoie un à Londres, chez Longmans, Green and Co. où le livre sera publié finalement en 1957.

Au cours de ces années d'enseignement au Canada, Lonergan s'intéresse aussi à plusieurs questions d'actualité dans l'Église. Dans le débat au sujet de la contraception, par exemple, il n'est pas d'accord avec les tenants de la *loi naturelle* faisant appel à une

science biologique héritée d'Aristote. Lonergan avance que l'on ne peut réguler sur le plan moral le lien entre l'acte sexuel et la conception, qui est d'ordre statistique.

Professeur à l'Université Grégorienne de Rome

De 1953 à 1965, Lonergan enseigne la théologie à l'Université Grégorienne. La Grégorienne est vraiment un carrefour international. Ses 1 700 étudiants proviennent de 79 pays différents.

Ces nombreux étudiants venus de tous les horizons du monde lui apportent de nouvelles perspectives, qui élargissent son point de vue. Il faut dire que Lonergan a toujours été un esprit en évolution, à l'image de son livre *Insight*, rédigé en fonction d'un point de vue progressif.

Les cours qu'il donne à Rome (en latin) sur la Trinité et la christologie seront publiés par la suite. Ils sont intéressants non seulement par la façon dont il aborde ces sujets, mais aussi par l'éclairage qu'ils projettent sur ses recherches en vue de ses travaux sur la méthode en théologie.

Pendant ses onze années d'enseignement à Rome, il accepte des invitations à venir enseigner pendant l'été dans des universités du Canada et des États-Unis. Cela lui permet de garder contact avec le milieu nord-américain, où son livre *Insight* le fait connaître de plus en plus. Et accessoirement, cela lui

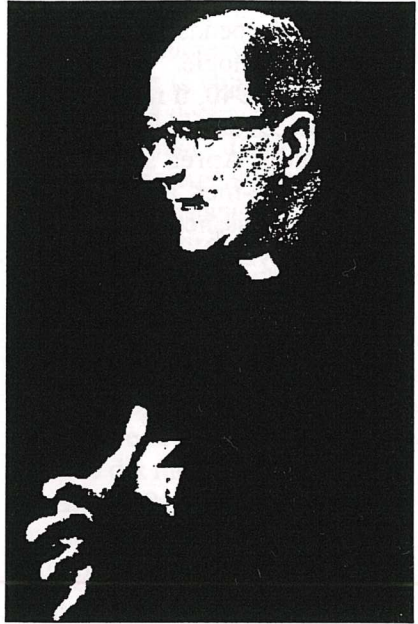


Photo : *Compass*, printemps 1985

permet d'échapper à la chaleur des étés romains.

Les conférences d'été qu'il prononce sur la compréhension, l'éducation ou l'existentialisme éclairent l'évolution de sa pensée et ont une place importante dans l'ensemble de son œuvre.

Nouvelle expérience de la maladie

En 1965, Lonergan doit revenir au Canada où il sera opéré d'un cancer du poumon. Une longue convalescence (on lui a enlevé un poumon) lui permet de réfléchir en profondeur à l'œuvre qu'il a en chantier. Lorsqu'il reprend des forces, il est appelé, depuis Regis College à Toronto où il séjourne, à participer à divers colloques et à

prononcer des conférences dans plusieurs universités nord-américaines. Ces conférences et articles lui permettent de formuler ses recherches concernant entre autres le sujet humain, le rôle de la signification dans la vie humaine et dans l'histoire, la culture, ou le rôle de l'intelligence dans le progrès des sociétés humaines.

Congrès international - Enseignement à Boston

Entre-temps, la diffusion de son livre *Insight* et les conférences et articles où il développe sa pensée l'ont fait connaître à tel point qu'en 1970 se tient en Floride un *Congrès international Lonergan*. Soixante-quinze théologiens et philosophes de divers pays d'Europe et d'Amérique du Nord, ainsi qu'un certain nombre de scientifiques et d'universitaires, se réunissent pendant quatre jours pour examiner quelque 65 exposés qui présentent divers aspects de la pensée de Lonergan et la mettent en relief par rapport à celle d'autres grands penseurs contemporains.

Pour Lonergan, qui jusque-là était relativement inconnu, ce congrès est une consécration. La revue *Times* couvre la rencontre. Le magazine *Newsweek* souligne qu'*Insight* est devenu un classique comparable à *l'Essai sur l'entendement humain* de Hume.

Lonergan enseigne à l'université Harvard, à Boston, en 1971-1972. En 1972, il publie *Method in*

Theology, le couronnement de sa recherche d'une méthode fondamentale pour les sciences humaines.

De 1975 à 1983, il est professeur invité à Boston College, une importante université privée où il reprend en particulier ses recherches en économie.

Dernières années - Héritage

La maladie interrompt ses activités en mars 1983. Il se retire à Pickering près de Toronto, où il meurt le 26 novembre 1984, trois semaines à peine avant d'atteindre quatre-vingts ans.

L'annonce de son décès s'accompagne de commentaires élogieux sur son œuvre. Le *Times* (5 déc. 1984) rapporte : Bernard Lonergan, s.j., *le plus grand théologien canadien et l'une des figures dominantes de la pensée théologique et philosophique dans l'ensemble de l'Église catholique, est décédé...* À Montréal, *The Gazette* souligne : *Bernard J.F. Lonergan, théologien de réputation internationale, dont l'enseignement et la sphère d'influence ont été comparées à celles de saint Thomas d'Aquin et du cardinal John Newman, est décédé hier...* Dans la revue *Relation*, Raymond Bourgault salue *un grand seigneur de l'esprit*. Le *National Catholic Reporter* signale que selon David Tracy, de l'Université de Chicago, Lonergan est *le plus grand théologien catholique que l'Amérique ait produit*.

Depuis les années 1970, la pensée de Lonergan a connu une diffusion croissante. Des *Lonergan Center* ont été créés à Toronto, Montréal, Vancouver, Boston, Santa Clara (Californie), Los Angeles, St-Paul (Minnesota), Mexico, Bogota, Dublin, Rome, Naples, Manille (Philippines), Cebu City (Philippines), Melbourne et Sydney (Australie). Un *Lonergan Workshop* se tient chaque année à Boston. Des congrès sont organisés dans diverses universités. Une revue, *Method*, et un bulletin, le *Lonergan Studies Newsletter*, font connaître les nombreuses publications concernant Lonergan et favorisent des échanges au sujet de sa pensée. Plus de 200 thèses de doctorat ont déjà été consacrées à Lonergan. Et les traductions se multiplient. Les œuvres complètes de Lonergan seront bientôt disponibles en italien, en espagnol, en allemand, en français, en polonais, en portugais...

La pensée de Lonergan

Un article sur la vie d'un penseur comme Lonergan ne saurait être le lieu d'un exposé détaillé du contenu de son œuvre. Mais il faut souligner tout de même son apport original.

Lonergan propose au lecteur de *L'insight* tout un panorama de la connaissance humaine. Mais le but premier du livre est d'amener le lecteur à se découvrir lui-même. À partir des exemples de compréhension donnés dans le livre, le lecteur

est invité à prendre conscience de sa propre curiosité, de son désir de comprendre, des déclics qui se font en lui quand il comprend, des questions qui surgissent constamment dans son esprit, de son besoin continu de remettre en question les idées reçues...

C'est là un aspect très important de cette œuvre. Lonergan cherche à inviter son lecteur à la conscience de soi, à l'appropriation de soi. Dans *L'insight* c'est surtout l'intelligence qu'il s'agit de découvrir, mais dans ses œuvres suivantes et surtout dans *Pour une méthode en théologie* Lonergan propose une dynamique de découverte et de dépassement de soi plus complète qu'il résume en quatre préceptes : *Sois intelligent. Sois rationnel. Sois responsable. Sois en amour.*

Comme le soulignait Langdom Gilkey, de l'Université de Chicago : *Quand j'ai lu Jacques Maritain et Étienne Gilson, c'était pour connaître la pensée des intellectuels catholiques. Quand je lis Lonergan, c'est pour connaître ma pensée à moi.*

Les livres de Lonergan ne sont pas d'accès facile. Mais ils ouvrent des perspectives essentielles concernant le développement personnel ou l'avenir des sociétés humaines.

Lonergan a cherché à trouver la clef de l'intégration des sciences à partir des conditions de leur genèse. Il propose une philosophie de la culture et de l'histoire qui va

Le père Lonergan

certainement trouver une audience importante au XX^e siècle.

Il faut mentionner également ses travaux en économie. Il a laissé un manuscrit, *Circulation Analysis*,

qui offre des thèses originales sur l'orientation de l'économie. Ce manuscrit figure au programme d'étude dans certains milieux universitaires.

Une courte bibliographie

Oeuvres de Lonergan :

L'insight. Étude de la compréhension humaine. Traduction de P. Lambert (vient de paraître chez Bellarmin).

Pour une méthode en théologie. Traduit sous la direction de Louis Roy, o.p., Éditions Fides.

Pour une méthodologie philosophique. Essais philosophiques choisis. Éditions Bellarmin.

Les voies d'une théologie méthodique. Écrits théologiques choisis. Éditions Bellarmin.

Note : ces deux recueils d'écrits choisis peuvent être une bonne introduction à la lecture de Lonergan, tout comme le livre suivant, constitué d'entrevues :

Caring about Meaning. Patterns in the Life of Bernard Lonergan. Montréal, Institut Thomas More (entrevues avec Lonergan réalisées par P. Lambert, C. Tansey et C. Going en 1981 et 1982).

Parmi les livres parus au sujet de Lonergan :

D. Tracy, *The Achievement of Bernard Lonergan* (New York, 1970).

P. McShane, *Lonergan's Challenge to the University and the Economy* (University Press of America, 1980).

Frederick Crowe, s.j., *Lonergan* (Liturgical Press, 1992).

*La rivière Ottawa**

L'écrivain américain Henry David Thoreau, dans «*Un Yankee au Québec*» (p. 108), rapporte le propos d'un ingénieur anglais, du nom de McTaggart, concernant cette rivière :

«*La rivière Ottawa est plus considérable que toutes les rivières de la Grande-Bretagne, dussent-elles couler toutes ensemble.*»

**Aujourd'hui la rivières des Outaouais.*

Bouchette existe!

La revue *L'actualité*, dans son numéro du premier octobre 1994, disait croire que le nom de Bouchette n'avait été donné, au Québec, à aucun lieu public. Plusieurs représentations furent faites à la direction de cette publication, à l'effet du contraire !

En fait, le nom de Joseph Bouchette a été perpétué grâce à plusieurs toponymes québécois. Nous avons alors nous-même communiqué notre surprise à *L'actualité*. Une rectification, heureusement, paraissait dans le numéro du 15 novembre suivant, sous la forme d'une lettre aux lecteurs signée de M. Henri Dorion, président de la *Commission de toponymie du Québec*.

M. Dorion y précise ce qui suit :

«Nous retrouvons dans le corpus toponymique québécois une rue de Boucherville qui porte son nom. Nous avons aussi le lac Bouchette et la municipalité du Lac-Bouchette au Lac-Saint-Jean, ainsi que le canton de Bouchette et la municipalité de Bouchette dans la région de l'Outaouais¹.»

Précisons que le canton de Bouchette, sis dans le comté de Gatineau, a été érigé le 16 mars 1858, en mémoire de Joseph Bouchette, arpenteur «*de grande autorité*²» au Canada et en Angleterre. La paroisse de Bouchette, elle, est sous le patronage de saint Gabriel, «*parce que la première messe y fut dite le jour de la fête de saint Gabriel Archange*³.»

Enfin, le gentilé de ce paisible et joli village est «*Bouchettois(oise)*.»

La rédaction



1. L'abbé Hector Legros et al., *Le Nord de l'Outaouais*, p. 223

2. Ibid.

3. Dugas, Jean-Yves, *Répertoire des gentils du Québec*, p. 68

Les gentilés de l'Outaouais



Qu'est-ce qu'un «gentilé»? Un gentilé est la dénomination des habitants d'un lieu : continent, pays, province, région, ville, village...

Bosnage de Beauval, historien français (1653-1725) se plaignait, qu'à l'encontre d'autres langues, une richesse manquait à la langue française, nommément les gentilés.

Ici, au Québec, nous avons bel et bien des gentilés, alors qu'au Canada anglais, la vague «gentiléenne» n'a pas déferlée¹.

M. Jean-Yves Dugas, alors qu'il était à la Commission de toponymie du Québec, a été chez-nous «l'agent de cristallisation du phénomène gentiléen et de son foisonnement².» Il a fait œuvre de pionnier en ce domaine, et son Répertoire des gentilés du Québec est une première au Québec, et même au Canada et en Amérique du Nord.

Nous croyons utile et intéressant de reproduire ici, puisée dans ce répertoire et son supplément, la liste des gentilés de la région administrative de l'Outaouais, soit la région 07.

Léo La Brie



Les toponymes sont en caractères gras; les gentilés, en caractères maigres.

Abréviations : (p) paroisse; (vl) village; (c.é.) circonscription électorale; (rg) région; (v) ville; (ct) canton; (angl.) anglais.

Antoine-Labelle

Antoine-Labellois, oise; Labellois

Aumond

Aumondoïis, oise

Aylmer

Aylmeroïis, oise; Aylmerien;
Aylmeuroïis; Aylmerite (angl.)

Beaux-Rivages

Beaux-Rivageoïis, oise

Blue Sea

Blueseabien, ienne

Bouchette

Bouchettoïis, oise

Bowman

Bowmanoïis, oise

Buckingham

Buckinoïis, oise; Buckinghamoïis;
Buckinghamer (angl.)

Cantley

Cantléen, enne; Cantleyite (angl.)

Chénéville

Chénévilloïis, oise

ClarendonClarendonian (angl.)**Déléage**Déléageois, oise**Denholm**Denholmien, ienne**Deschênes**Deschener (angl.)**Des Ruisseaux**Des Ruissois, oise**Duhamel**Duhamellois, oise**Egan-sud**Eganois, oise**Fassett**Fassettois, oise**Ferme-Neuve (p)**Fermeneuvien, ienne**Ferme-Neuve (vl)**Ferme-Neuvien, ienne**Fieldville**Fieldvillois, oise**Fort-Coulonge**Coulongien, ienne**Gatineau (c.é.)**Gatinois, oise**Gatineau (rg)**Gatinois, oise; Gatineois; Gatinién**Gatineau (v)**Gatinois, oise**Gracefield**Gracefieldois, oise**Grand-Calumet (ct)**Calumettan, ane**Grand Calumet (Île du)**Islander (angl.)**Grand-Remous**Grand-Remoussois, oise**Haute-Gatineau (rg)**Haute-Gatinois, oise**Hull**Hullois, oise**Kazabazua**Kazabazuien, ienne**Kiamika**Kiamikois, oise; Kiamikain**Lac-du-Cerf**Cervois, oise**Lac-Nominingue**Nomininguien, ienne**Lac-Sainte-Marie**Marilacois, oise; Marielacois**Lac-Saguay**Lac-Saguayen, enne**Lac-Saint-Paul**Paulacquois, oise**Lac-Simon**Simonet, ette**L'Ange-Gardien**Angelois, oise

L'Annonciation

Annonçois, oise

Lochaber

Lochabérien, ienne

Lochaber-Partie-Ouest

Lochabéraux, aise

Low

Lowite (angl.)

Lytton

Lyttonnien, ienne

Maniwaki

Maniwakien, ienne

Masham-Nord

Mashamois, oise

Masson

Massonnois, oise

Mayo

Mayolois, oise

Messines

Messinois, oise

Montcerf

Montcerfois, oise

Montebello

Montebellois, oise

Mont-Laurier

Lauriermontois, oise;
Laurentienne; Montlauréen;
Lauriémontois;
Montagnard-Laurentien

Montpellier

Montpelliérois, oise

Mont-Saint-Michel

Michelmontois; oise

Namur

Namurien, ienne;
Namurois

Northfield

Northfieldien, ienne

**Notre-Dame-de-Bon-Secours-
Partie-Nord (p)**

Bonsecouréen, enne

Notre-Dame-de-la-Paix

Pacifique, ienne

Notre-Dame-de-la-Salette

Salettois, oise

Notre-Dame-de-Lorette

Lorettois, oise

Outaouais

Outaouais, aise;
Outaouaisien;
Outavois

Papineau (c.é.)

Papinois, oise

Papineauville

Papineauvillois, oise

Plaisance

Plaisancien, ienne

Ponsonby

Ponsonbien, ienne

Pontiac

Pontissois, oise;
Pontiacer (angl.) Ponticois;
Pontiaccker (angl.)

Portage-du-Fort

Portageur, euse

Preston

Prestonais, aise

Ripon

Riponnais, aise; Riponnois;
Ripounais; Ripounois

Saint-André-Avellin (p)

Avellinois, oise

Saint-André-Avellin (vl)

Avellinois, oise;
Avellinot

Sainte-Angélique

Sainte-Angéliqueois, oise

Sainte-Anne-du-Lac

Lacquois, oise

Sainte-Cécile-de-Masham

Mashamois, oise

Saint-Sixte

Saint-Sixtois, oise

Shawville

Shawvillite (angl.)

Sheen-Esher-Aberdeen-et-Malakoff

Sheener (angl.)

Suffolk-et-Addington

Suffolkien, ienne

Thorne

Thornite (angl.)

Thurso

Thursolien, ienne;
Thursonian (angl.)

Touraine

Tourangeau, elle

Ulverton

Ulvertonien, ienne;
Ulvertonois; Ulvertonian (angl.)

Val-Barrette

Barrettois, oise

Val-des-Monts

Montvalois, oise;
Montvallois; Valmontois

Valençay

Valencien, ienne

Vinoy

Vinoyen, enne

Wakefield

Wakefieldien, ienne

Waltham-et-Bryson

Walthameux, euse

Wright

Wrightois, oise



Sources

1. *Répertoire des gentils du Québec, et supplément*, Jean-Yves Dugas, p. 48, note 3.
2. *Id.*, p. viii, Camille Laverdière.

Aurèle Groulx

PAR
GEORGES HUARD

Aurèle Groulx est né à Ottawa le 25 février 1906. Il y fit ses études primaires et secondaires, et des études en commerce à l'Université d'Ottawa. Dès l'âge de six ans et demi, il commença à étudier le piano. Il fut l'un des élèves du professeur Joseph Beaulieu, bien connu dans la Capitale à l'époque¹. Il fit ses débuts professionnels — à temps partiel — à 14 ans, tout en continuant ses études collégiales et musicales. À diverses reprises, il se fit entendre sur les ondes du poste CKCO d'Ottawa. Vers 1930, il se rendit à Détroit afin d'y travailler de façon régulière à la radio — à WJR — et à l'hôtel Statler. La nostalgie du pays le fit revenir quelques mois plus tard. C'est alors, qu'en 1931, il entreprit des démarches afin de doter la ville de Hull d'une station de radio diffusant des émissions en langue française.

Au début de 1933, il reçut l'autorisation de lancer à Hull une station commerciale bilingue d'une puissance de 100 watts. Le 30 juin 1933, la station CKCH entra en ondes et diffusait depuis un modeste studio dans le haut d'une

résidence privée au 63 rue de l'Hôtel-de-Ville, à Hull. Afin de diffuser des émissions musicales, un studio avait également été aménagé au Café Laurier, rue Dupont², à Hull.

C'était là les débuts de la radio française dans la région de l'Outaouais. Quelque temps plus tard, M. Groulx se départait de ses intérêts dans CKCH, mais demeurait à l'emploi de la station pendant 42 ans à titre de disothécaire et de directeur musical. Il contribua considérablement au développement du talent local, et plusieurs artistes devenus célèbres par la suite firent leurs débuts accompagnés, ou aidés, et encouragés par Aurèle Groulx. Membre de l'Union des musiciens (AF et M) depuis près de 70 ans, il a dirigé de nombreux concerts, trios et ensembles divers, et les musiciens et artistes qu'il a accompagnés en concert ne se comptent plus.

Le poste CKCH cessa de diffuser le 30 septembre 1994, après 61 ans et trois mois d'existence.

Le 4 septembre 1933, Aurèle Groulx épousait Laurette Lécuyer, également pianiste. Toutefois elle



M. Groulx à l'orgue, vers 1960. (Photo gracieuseté de son fils Gérard Groulx)

consacra sa vie à élever leurs neuf enfants³. Le 25 février 1996, il célébrait son 90^e anniversaire de naissance entouré des membres de sa famille et d'amis.

Le 27 avril 1990, le gouverneur général du Canada lui remettait la médaille de l'Ordre du Canada, lors d'une cérémonie à Rideau Hall. En 1992, à l'occasion du 125^e anniversaire de la Confédération, il était décoré à titre de Canadien français de marque. Également, le 5 juin 1994, la Ville de Hull lui remettait à titre de pionnier et de citoyen émérite, la médaille de l'Ordre du mérite de la ville de Hull.

Pendant ses années à CKCH, après avoir vendu ses «parts», il

resta disothécaire et directeur musical du poste. Il y monta une disothèque remarquable tant par les œuvres classiques qu'elle renfermait que par la musique populaire et le choix de chansons françaises, à une époque où, il ne faut pas l'oublier, les magasins de disques vendant des disques de chansons françaises étaient rares — un seul dans la région, à ma connaissance, le magasin Myre. CKCH possédait une disothèque française qui faisait l'envie de toutes les autres stations à travers le Québec. Malheureusement, ce patrimoine fut ou détruit ou vendu à bon compte lorsque Télémedia devint propriétaire du poste en 1970. Il en fut de même d'ailleurs des riches archi-

ves photographiques que possédait CKCH, accumulées au cours des 37 années précédentes⁴.

À titre de directeur musical, Aurèle Groulx participa à des milliers d'émissions musicales de tout genre, soit comme directeur ou membre d'un ensemble ou d'un orchestre de musiciens de notre région (la région outaouaise comptait de nombreux et excellents musiciens), soit comme accompagnateur de musiciens et de chanteurs, en Outaouais ou en tournée. Il était reconnu comme étant l'un des meilleurs pianistes d'accompagnement du pays. Il avait l'art de faire une excellente lecture musicale à première vue et d'en donner une très bonne interprétation. Cela lui a valu d'accompagner au piano de nombreux artistes, classiques ou populaires, lors de concerts à Ottawa.

Pendant de nombreuses années, il fit partie d'un trio musical qui, sous la direction du violoniste Armand Weisboard, agrémentait les dîners dans la salle à manger principale du Château Laurier, à Ottawa. Il est pratiquement impossible de faire la liste de ses innombrables activités musicales. La mu-

sique était sa raison d'être. Il fut toujours épaulé par son épouse, la première à apprécier ses talents musicaux et, souventes fois, lorsqu'il faisait ses gammes ou pratiquait ses pièces musicales (sa famille lui avait fait cadeau d'un piano à queue), elle était à ses côtés, attentive, pour apprécier en connaissance qu'elle était elle-même.

La télévision de Radio-Canada fit également et souvent appel à ses talents de musicien. Sa participation à l'émission «*Le Club du samedi*» diffusée sur les ondes de CBOFT, demeurera longtemps dans la mémoire des jeunes téléphiles du temps.

Il fut également un excellent professeur de piano, et ne cessa de donner des cours privés qu'à la fin des années 80. Nombreux sont ceux et celles qui, dans l'Outaouais, ont bénéficié de son enseignement et de ses conseils.

Nonagénaire, Monsieur Groulx demeure dans une résidence pour aînés, à Hull.

Fondateur, pionnier, musicien, professeur, il a été en notre siècle l'un des principaux acteurs de la vie artistique en Outaouais.

1. Fondateur et directeur de la chorale des «*Petits chanteurs Céciliens*», dont firent partie plusieurs Hullois.

2. Maintenant la rue Eddy.

3. Mme Groulx est décédée le 29 novembre 1991.

4. Oui, et c'est malheureux ! Exemple à ne pas suivre pour les personnes, physiques et morales, qui ont ou laisseront des documents et pièces d'archives. (N.D.L.R.)

Dans notre prochain numéro, M. Huard fera l'historique du poste CKCH.

Le saviez-vous ?



1. Lequel était le petit-fils de Louis-Joseph Papineau ?
A) Napoléon Bourassa B) Henri Bourassa C) Robert Bourassa
2. Quelle municipalité fut la première à élire une femme comme maire ?
A) Aylmer B) La Pêche C) Portage-du-Fort
3. Combien y avait-il de tavernes à Hull en 1870 ?
A) 10 B) 25 C) 17
4. Quel premier ministre du Canada est inhumé à Wakefield ?
*A) Louis Saint-Laurent B) John A. Macdonald
 C) Lester B. Pearson*
5. Où se trouve le barrage Pagan ?
A) Gracefield B) Chelsea C) Low
6. Qui a fondé le Salon du livre de l'Outaouais ?
A) Roger Poirier, o.m.i. B) Jacques Poirier C) Maurice Poirier
7. En quelle année Aimé Guertin fut-il élu député provincial de Hull ?
A) 1927 B) 1933 C) 1923
8. En quelle année les premiers colons arrivèrent-ils à Saint-André-Avellin ?
A) 1871 B) 1835 C) 1840
9. En quelle année fut inauguré le Manège militaire de Hull ?
A) 1939 B) 1937 C) 1945
10. Combien de billes de bois de cèdre rouge entrèrent dans la construction du Château Montebello (et dépendances) ?
A) 7 000 B) 12 000 C) 10 000

G.L.

Réponses :

- | | |
|---|--|
| 10. 10 000 (C)
9. 1939 (A)
8. 1835 (B)
7. 1927 (A)
6. Jacques Poirier (B) | 5. Low (C)
4. Lester B. Pearson (C)
3. 25 (B)
2. Portage-du-Fort (C)
1. Henri Bourassa (B) |
|---|--|

L'hôtel British d'Aylmer

au coeur de l'histoire de la Vallée de l'Outaouais

PAR
RICHARD M. BÉGIN

Depuis une vingtaine d'années, on assiste, à Aylmer, à une restauration majeure de la section de la rue Principale entre la Place des Pionniers et la Marina, le quartier patrimonial en quelque sorte. L'auberge Conroy, aussi appelée hôtel British, en plein centre de ce quartier patrimonial, semble cependant devoir demeurer à l'écart des grands projets d'étude et de restauration de la municipalité. Et pourtant, ne s'agit-il pas, à l'ouest de Montréal, de la plus vieille auberge qui soit toujours utilisée à des fins d'hôtellerie? Ne s'agit-il pas d'une plaque tournante de l'histoire d'Aylmer, cette ville dont on célèbre en 1997 le 150^e anniversaire d'incorporation? Ne s'agit-il pas d'un des édifices les plus anciens et les plus durables d'Aylmer... et de toute la Vallée de l'Outaouais?

Période Conroy

Selon l'*Inventaire des bâtiments historiques du Canada* du 14 février 1986, l'immeuble daterait de 1834. En fait, les opinions divergent pour le moment, certains faisant remonter les origines de l'hôtel à 1838, d'autres allant jusqu'à 1834. Une chose est certaine, à en juger par l'annonce qui suit [parue dans la *Bytown Gazette*], l'hôtel British était bien en activité le 17 août 1841 (voir encadré à la page suivante).

Robert Conroy fut l'un des entrepreneurs les plus énergiques à venir à Aylmer dans les années 1830. Émigrant d'Irlande du Nord, il se serait d'abord établi, en 1834,

dans le premier hôtel d'Aylmer, celui que les Wright avaient fait bâtir en 1822 pour accueillir Charles Symmes [site du 78, Principale]. En 1837, Robert Conroy épousa Mary M^cConnell, fille de William, l'un des trois frères M^cConnell à venir s'installer dans la région de Deschênes, au début du XIX^e siècle. Le jeune couple demeura dans le vieil hôtel et l'exploita jusqu'en 1841, année où il déménagea dans son propre hôtel, le British.

Les Conroy restent dans l'hôtel British même jusqu'en 1845, alors qu'ils emménagent dans la première maison de pierre qu'ils ont

fait bâtir pour loger leur famille grandissante; il s'agit de la maison Conroy-Driscoll [72, Principale]. Ils la quittent en 1855 pour s'établir dans une autre résidence de pierre, encore plus spacieuse, qu'ils se sont fait construire, *Lakeview*, qui, elle, se situe au 61, rue Principale.

En louant un hôtel de Charles Symmes et en épousant une M^oConnell, Robert Conroy fut dès le début en contact étroit avec l'élite locale naissante. Dès 1839, il s'était notamment associé à John Egan, Charles Symmes et Harvey Parker pour bâtir un moulin à farine fonctionnant à la vapeur, l'*Aylmer Bakery*. Dans les années 1850, Conroy était devenu l'un des hôteliers (dans ces années-là, il

s'était aussi porté acquéreur de l'auberge de Symmes) et négociants en bois les plus prospères de la vallée de l'Outaouais, en particulier à cause de ses vastes concessions dans le canton de Renfrew. À titre de marchand de bois, il était du reste associé à *John Egan & Co.*

Force majeure dans le développement d'Aylmer, on attribue également à Robert Conroy père l'établissement véritable de Deschênes, là où il s'était fait construire une ferme face aux rapides Deschênes. Dans les années 1850, il y mit en place une scierie et un moulin à farine, fonctionnant à la vapeur, qui servirent de noyau à la croissance de Deschênes. À sa mort, il laisserait son entreprise à

L'HÔTEL BRITISH AYLMER

LE SIGNATAIRE désire remercier ses nombreux amis et le public en général pour l'avoir si libéralement honoré de sa clientèle, depuis qu'il a ouvert l'*HÔTEL BRITISH*.

Il voudrait les informer qu'il a à sa disposition des *voitures et chevaux* pour la commodité des voyageurs, un service qu'on ne peut toujours garantir à très court préavis.

UNE DILIGENCE CONFORTABLE fera la navette entre sa maison, à Aylmer, et l'auberge Bédard, au quai des bateaux à vapeur, de façon à relier la ligne de bateaux à vapeur qui part de la chute des Chats à celle qui va des Chaudières à Grenville, et sera toujours prête à accueillir les passagers montant ou descendant l'Outaouais, à l'arrivée de ces bateaux.

Son HÔTEL est fraîchement rénové et aménagé de façon à satisfaire les moindres besoins du voyageur. Les fêtes privées ou familiales peuvent se tenir dans des salles séparées, et on ne ménagera aucun effort pour satisfaire la clientèle et ainsi s'assurer qu'elle reviendra.

ROBERT CONROY



ses fils Robert H. (avocat) et William J. (ingénieur).

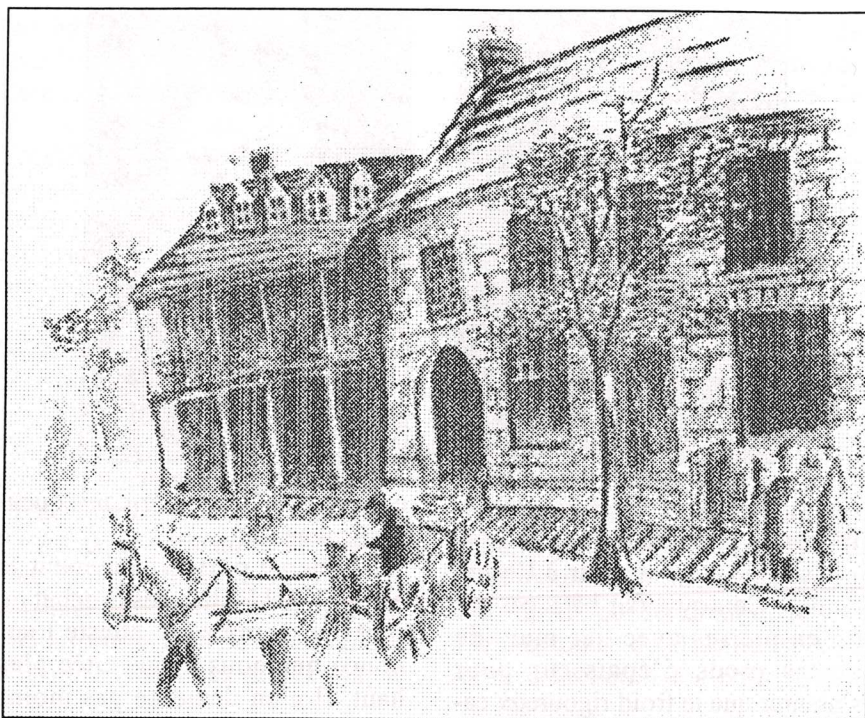
Mais, pour en revenir à l'hôtel British, Conroy a fait bâtir cet hôtel en pierres avec des murs de quatre pieds d'épaisseur pour s'assurer que le froid rigoureux canadien n'y pénètre pas l'hiver. On rapporte qu'aucun autre hôtel ne pouvait s'y comparer au Canada, à l'époque; Bytown n'avait qu'une simple cabane en bois rond comme hôtel, près du pont des Sapeurs. Robert Conroy a érigé la première section de cet édifice en pierres pour lui servir de résidence personnelle, mais elle fut rapidement transformée en hôtel. La pierre utilisée lors de la construction est en fait la même — extraite de la même carrière — qui servira un peu plus tard, en 1852, à la construction du Palais de justice (devenu en 1897 l'hôtel de ville et plus tard, en 1988, la bibliothèque municipale), sauf que celle du British n'a pas été taillée par des ma-

çons et qu'elle est par conséquent plus rugueuse.

L'auberge porte visiblement le nom d'hôtel British dès le début ou presque, comme en atteste l'annonce que nous avons citée plus haut. Il n'en demeure pas moins que, sous le règne de Conroy, l'hôtel était aussi appelé auberge ou hôtel Conroy, et que, par la suite, il prendrait également d'autres noms (*Ritchie's House*, par exemple).

En plus des chambres et des repas qu'offre l'hôtel British, le service de diligences «*confortables*» de Conroy, conduites à ce moment-là par Moses Holt, relie dès 1840 l'auberge de Conroy au débarcadère de Hull. On trouve aussi dans l'écurie de l'hôtel des chevaux et des voitures que les voya-

▲
Photos ci-haut :
Robert Conroy, et Mary McConnell Conroy, vers 1840. (*Gracieuseté de Madeleine Conroy. Reconstitution : Frères Proulx d'Ottawa.*)



Reproduction artistique de l'hôtel British au milieu du XIX^e siècle. (Artiste : Jean Bernèche.)

geurs peuvent louer sans réserver à l'avance.

Dès ses débuts, cet hôtel de luxe semble avoir été au centre des activités importantes d'Aylmer. Ainsi, en 1842, on raconte qu'on y organise des festivités pour célébrer la naissance du prince de Galles, futur Édouard VII. C'est de l'hôtel Conroy, à midi, que doit partir une parade de gens à pied et en calèches accompagnée d'une fanfare et de bannières; elle se dirigera vers le parc municipal où toute la population est invitée à manger du ros-bif. Le soir, il y aura banquet avec champagne.

C'est à l'hôtel British que sont tenues les premières élections municipales d'Aylmer, le 30 août 1847. Une plaque commémorative, sur la façade de l'hôtel British, rappelle aujourd'hui cet événement majeur dans l'histoire de la municipalité. Et on prétend même qu'Aylmer aura été la première municipalité, tout au moins le premier *village* à connaître des élections démocratiques au sein de l'Empire britannique, en dehors de la mère-patrie. Il y avait 450 personnes. Les premiers élus municipaux furent John Egan, banquier, baron du bois, fabricant de bateaux

et propriétaire de la plus importante entreprise commerciale de la ville, le magasin général; John Foran, avocat, baron du bois et gros exploitant agricole; Charles Symmes, fermier, aubergiste, industriel et colonisateur; Moses Edey, fermier; James Wadsworth, avocat; François Beaudry, notaire. Le 13 septembre, John Egan¹ fut choisi à l'unanimité comme premier maire, tandis que Robert Conroy, aubergiste et industriel, était élu à son tour pour combler le poste de conseiller² laissé dès lors vacant par Egan. C'est James F. Taylor qui devint secrétaire-trésorier. Les descendants de certains de ces pionniers résident toujours dans la région de la capitale nationale.

Le conseil municipal nouvellement constitué siégea au British du 30 août 1847 à juillet 1852, après quoi il se déplaça d'abord au Palais de justice, puis au Marché. Dès les premières assemblées, l'on établit la procédure pour les assemblées futures, ainsi que quelques règlements pour la gestion du village, mais on se préoccupa également rapidement de loger le conseil et la cour de justice.

L'établissement de la cour de circuit avait déjà commencé à donner un important prestige à Aylmer, par rapport à Hull et à Bytown, en attirant une certaine élite professionnelle dans la ville. Mais il y avait encore plus en jeu : l'établissement d'un district judiciaire autonome pour le comté d'Ottawa, avec Aylmer comme

chef-lieu. La lutte pour accéder au statut de chef-lieu fut féroce entre Aylmer, Hull et Bytown; le conseil municipal d'Aylmer proposa même de changer le nom du village en celui d'«Ottawa», avec l'espoir, sans aucun doute, surtout après l'incendie du Parlement de Montréal en 1849, de devenir encore plus qu'un chef-lieu judiciaire. Comme on le sait, c'est Aylmer qui gagna cette première manche, et la qualité de la construction du nouveau Palais de justice, un miniparlement, terminé en 1852 (le seul édifice en pierre noté dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique), ne laisse aucun doute sur les ambitions des dirigeants aylmerois.

Que ce fût lors des réunions du conseil ou autrement, l'on discuta pas mal de chemins et de routes à l'hôtel British, à cette époque. Ainsi, le 14 novembre 1849, c'est encore au British que se tint une autre réunion importante pour l'avenir d'Aylmer: John Egan, Joseph Aumond, Robert Conroy, Richard McConnell et Robert Kenny s'y rencontrèrent et décidèrent de constituer la *Bytown & Aylmer Union Turnpike Company*, avec l'intention de construire une route de macadam et de gravier du pont Union (Chaudières) jusqu'au débarcadère d'Aylmer. Cette rencontre faisait suite à une autre assemblée des habitants du comté d'Ottawa, tenue au British, le 4 décembre 1848, sous la présidence du député John Egan, assemblée à

laquelle on avait réclamé l'aide du gouvernement pour améliorer, macadamiser ou couvrir de petites pierres le chemin Britannia (d'Aylmer). L'état lamentable de la route augmentait de 50% les frais de transport des diverses entreprises de la région. Sensible au problème, mais dépourvu de fonds, le gouvernement avait donc passé, le 30 mai 1849, une loi autorisant la formation de compagnies à fonds social pour construire les routes et les ponts. Quelques mois plus tard, la *Bytown & Aylmer Union Turnpike Company* put ainsi voir le jour.

Au cours des années 1850, une grande annexe fut ajoutée à l'est du vieux pignon de la maison. En examinant attentivement la maçonnerie, on peut distinguer les deux sections. Du reste, même les styles d'architecture diffèrent légèrement: la section ouest est de style géorgien, avec une influence québécoise; la section est, plus sobre, est nettement géorgienne. L'hôtel agrandi comprenait désormais «*quatre petits salons, meublés d'élégante façon*», «*une vaste salle parfaitement aménagée pour un bal ou une fête*», une salle à manger «*qui offre la meilleure des tables*» et un bar «*où on trouve les meilleurs vins, alcools et cigares*». Plus encore, aux dires de Jack Couture, l'*Aylmer Times*, lancé en 1854, aurait été pendant un certain temps produit dans l'édifice même du British.

Vers 1850, Conroy doit cependant se concentrer sur son com-

merce florissant de bois de construction. Il loue donc l'hôtel d'abord à John M^cCook, puis à I.C. Macrow, dont les activités commerciales à Aylmer comprennent la vente en gros de «*l'incomparable Macrow's Wormwood Bitters*». Une annonce, dans le *Mitchell & Company Canada Classified Directory, section Aylmer Advertisements, 1865-1866*, p. 170, dit ceci : (*voir encadré page suivante*)

En 1860, le prince de Galles (futur Édouard VII), qui vient de poser la première pierre du futur édifice du parlement à Ottawa, s'adresse à la population du haut de la véranda du British³; il se rend ensuite à Arnprior, 35 milles plus loin.

Matthew Ritchie, de la famille des riches marchands de bois, loue l'établissement en 1866 et le nomme «*Ritchie House*», promettant au public «*un hôtel confortable comme nul autre au Canada*».

En 1866, le conseil de ville veut exprimer son appréciation de façon tangible à un régiment de miliciens volontaires, les *Hardy Sons of the Soil*, qui doivent aller protéger les édifices gouvernementaux nouvellement construits à Ottawa contre d'éventuels raids féniens. Le jour du départ, le conseil offre donc un déjeuner gratuit à l'hôtel British. Ces Féliens font alors frémir plus d'un Canadien, et notre premier politicien à mourir assassiné, Thomas D'Arcy M^cGee, périt justement à cette époque. Or, si

HÔTEL BRITISH
RUE PRINCIPALE, AYLNER (CANADA-EST)

I. C. MACROW, PROPRIÉTAIRE.

Notre établissement a été redécoré et repeint de fond en comble, et il comporte maintenant quatre petits salons meublés d'élégante façon, ainsi qu'une vaste salle non moins élégante et parfaitement aménagée pour bals, fêtes, etc. On y trouve en outre une salle de billard, équipée de tables de première qualité fabriquées par Phelan.

La salle à manger offre la meilleure des tables, et le bar, les meilleurs vins, alcools et cidres.

MACROW'S BITTERS

L'incomparable *Macrow's Wormwood Bitters* est brassée exclusivement par le propriétaire, à Aylmer même. Toutes les commandes reçues par courrier ou par exprès seront remplies sur-le-champ.

VENTE EN GROS À DES CONDITIONS INTÉRESSANTES

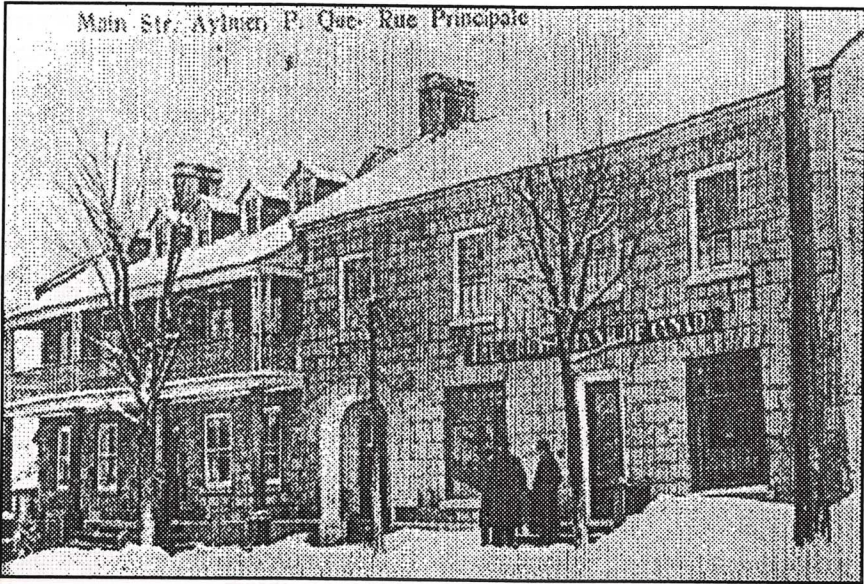
I. C. MACROW, propriétaire et brasseur-grossiste
AYLNER (C.-E.)

l'on en croit les dires de Pierre-Louis Lapointe, archiviste des Archives nationales du Québec à Hull, en 1988, l'hôtel British aurait été, encore une fois, au centre des événements d'alors :

Thomas D'Arcy Mc Gee a été assassiné à Bytown (Ottawa) le 7 avril 1868. Ce même soir, il y avait une veillée à l'hôtel British American, à Aylmer. On rapporte que, soudainement, quatre hommes ont surgi dans la pièce où avait lieu la veillée, après avoir laissé leurs chevaux épuisés, écu-

mant de la gueule, à l'entrée. C'étaient tous des étrangers, très nerveux, tantôt surveillant la porte, tantôt regardant fréquemment leurs montres, et personne ne pouvait comprendre pourquoi ils étaient à la veillée des Conroy. On raconta plus tard qu'il s'agissait des assassins de Thomas D'Arcy Mc Gee venus établir leur alibi à Aylmer⁴.

Cette anecdote est d'autant plus intéressante qu'il existe effectivement certains doutes quant à la culpabilité de James Patrick Whelan,



Reproduction de l'hôtel British au début du XX^e siècle. (Sources : Aylmer, Québec : Its Heritage/ Son patrimoine, de Diane Aldred et Archives Tchorewski.)

pendu le 10 février 1869 (dernière pendaison publique au Canada) pour le meurtre de Thomas D'Arcy M^eGee. Dans son livre *"They Got to Find Mee (sic) Guilty Yet"*, paru en 1972, T.P. Slattery soulève en effet bien des questions troublantes quant à l'identité véritable du ou des meurtriers.

À la mort de Robert Conroy, en 1868, son épouse Mary demeure propriétaire. En 1871, on se sert de l'hôtel comme cour du district d'Ottawa pendant les travaux de rénovation à la cour (rendus nécessaires suite à l'incendie majeur de 1869), et, quatre ans plus tard, les archives nous indiquent qu'un commerçant, James Brown, loue une partie de l'édifice pour au moins deux ans.

La vaste salle à manger de l'hôtel servait alors fréquemment à des réunions ou banquets de toutes sortes. Ainsi, en 1878, il s'y donne un grand concert :

Un grand concert-promenade destiné à recueillir de l'argent pour le fonds de construction de l'église Christ d'Aylmer aura lieu dans la salle de l'hôtel British, en soirée, le lundi 15 septembre 1878. S'y tiendra en outre le vote final pour la remise d'une magnifique chaîne au premier ministre le plus populaire. La fanfare du régiment sera de la fête.

L'événement est rapporté dans un article intitulé *Promenade Concert at Aylmer*, dans l'*Ottawa Citi-*

zen du 18 septembre 1878. C'est M^{me} Mary Conroy elle-même (alors âgée de 62 ans) qui aurait débuté plus ou moins le concert avec la chanson «*Come when you will*»; on y indique que, comme d'habitude, Mary Conroy a démontré la richesse de sa voix. Il s'y trouvait également d'autres artistes comme la pianiste Emma Murphy. Et, durant l'intermission de quinze minutes, le révérend Robinson a annoncé que «*le résultat du vote pour la remise d'une très belle chaîne de grande valeur fut le suivant : Sir John A. Macdonald, 422 voix, et l'honorable Alex[ander] Mackenzie, 100 voix. Tout le monde a applaudi chaudement à l'annonce du résultat*».

Mais, puisqu'on en est à parler de Sir John A. Macdonald, la légende affirme que ce dernier a siroté une bière à l'hôtel British d'Aylmer. Plus encore, on raconte que le premier dollar à sortir des presses de la Monnaie royale du Canada a été dépensé à cet hôtel par un employé de la Monnaie royale, et que, pendant de nombreuses années, ce «dollar historique» aurait orné les murs du British⁵...

Mary Conroy s'éteint à son tour en 1887; la succession Conroy (Robert H. et William J.) vend l'établissement à la veuve de Matthew Ritchie, Elizabeth Grant. Elle occupe elle-même l'hôtel jusqu'en 1897, mais, dès 1890, elle loue une partie de l'édifice à un imprimeur, Thompson. C'est Frank Satchell, marchand et hôte-

lier, qui, à partir de 1897, succède à Elizabeth Grant; il partage l'édifice (section est) avec un autre imprimeur, J. Pattison. Éventuellement, Satchell devient propriétaire à son tour (l'acte de vente est daté du 30 mai 1901); à partir de 1904, il loue puis vend la partie est de l'édifice à la *Crown Bank of Canada* ou *Northern Crown Bank*; cette vente de la partie orientale de l'édifice est conclue en 1907. Anson Gard écrit sur cette période:

Robert Conroy a pendant longtemps habité et géré la Maison Conroy. L'auberge a connu ses meilleurs jours à l'époque où Matthew Ritchie en a été l'hôtelier. Au cours de cette période, tout le gratin d'Ottawa fréquentait l'établissement. On l'appelle maintenant l'hôtel British, et il est tenu par M^{me} Frank Satchell. La Crown Bank en a joliment réaménagé une partie comme succursale bancaire.

De cet âge d'or de l'hôtel British, alors réputé pour son hospitalité et sa clientèle, peu de registres semblent avoir survécu, à l'exception des registres de 1893 à 1896, qui comportent plusieurs entrées intéressantes. Ainsi, on y apprend que, le 21 avril 1895, les trois filles de Sir Charles Tupper (qui deviendrait l'année suivante premier ministre du Canada), séjournèrent à l'hôtel avec leur frère James. Le 2 juin 1895, c'est au tour du ministre des Postes, Adol-

phe Caron, de venir s'y réfugier. Mais le plus intéressant, c'est que, le 3 octobre 1895, Mackenzie Bowell (premier ministre du Canada), Sir Charles Tupper (son successeur), Sir Adolphe Caron, le comte de Westmeath (de l'ambassade britannique à Washington) et le vice-consul général des États-Unis au Canada, Julius G. Lay, étaient de passage à l'hôtel British. On ne sait évidemment pas pourquoi ils séjournèrent à Aylmer à ce moment-là, mais il est tout de même troublant de noter qu'au Parlement canadien on traitait alors de la question des problèmes scolaires au Manitoba, l'une des crises les plus domma-

geables de toute l'histoire canadienne.

Autre anecdote intéressante: le passage remarqué du célèbre homme fort canadien-français Louis Cyr à l'hôtel British, en 1898, à une époque où, avant l'arrivée du cinéma, il y avait souvent des spectacles ambulants au Marché, à l'angle des rues Charles et Broad.

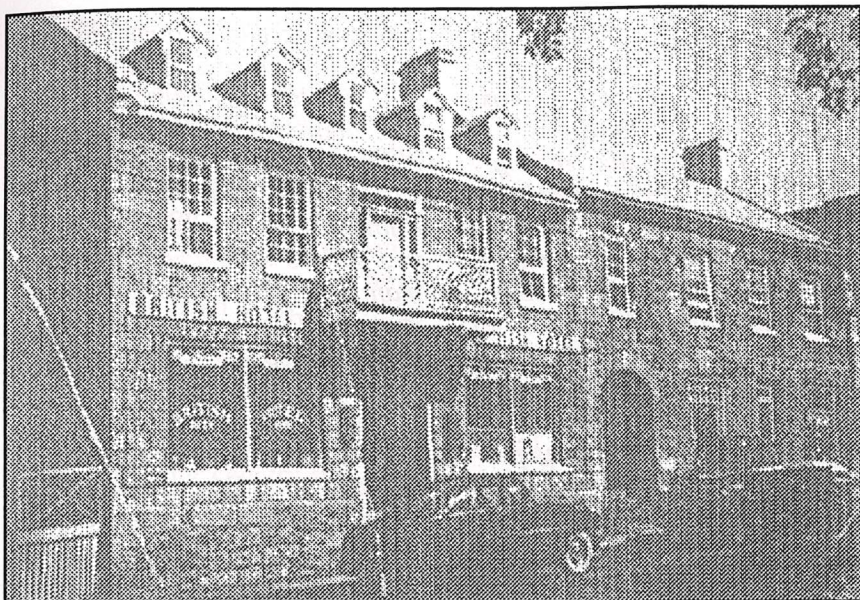
C'est aussi derrière ces murs de pierre que furent probablement conçus les projets d'un canal de la baie Georgienne, projets qui furent la source de débats parlementaires pendant plus de 50 ans et qui auraient peut-être assuré l'avenir d'Aylmer...

Des Conroy aux Tchorewski

L'auberge Conroy est demeurée dans la famille jusqu'au tout début du XX^e siècle. En 1901-1902, l'hôtel passe en effet légalement à Elizabeth Grant. Dès lors, l'hôtel British va connaître une série de propriétaires plus ou moins éphémères. Frank Satchell, qui ne se réservera que la section ouest seulement (à partir de 1904, la section est sera occupée par la *Crown Bank of Canada*), vend cette partie en 1910 à George Horan Reilly, un entrepreneur qui a fait fortune dans la construction du canal Welland.

Lors de la conflagration de l'été 1921 (le 10 août 1921 exactement)⁶, la plupart des édifices au nord de la rue Principale, de la rivière au parc, sont rasés. Suite à

l'incendie, au British même, les propriétaires de l'hôtel, les M^oDonald (apparentés aux Conroy⁷), offrent de l'espace dans leur immeuble pour diverses fonctions: les jours de semaine, il sert d'école, les samedis, de cour de justice, et les dimanches, de temple religieux. Par ailleurs, il importe de noter que les deux dernières diligences utilisées à l'hôtel British ont brûlé dans l'incendie de 1921, y compris celle conduite par Phyllix Renaud qui devait par la suite devenir l'un des principaux entrepreneurs en béton d'Aylmer. Jusqu'à cet incendie destructeur, la partie ouest du British était restée dans la famille Reilly, malgré certains tiraille-



Au début des années 1950, l'hôtel a non seulement perdu ses arbres, mais également la majeure partie de sa véranda, désormais réduite à un petit balcon. (Archives Tchorewski.)

ments si on en juge par la série d'actes notariés, jugements et rétrocessions survenus pendant cette courte période; Mary Gertrude Reilly, épouse d'Archibald McDonald, semble en effet avoir été la propriétaire ultime lors de la vente au montant de 27 000 \$ à Édouard Chaput, en octobre 1921. Durant leur passage à l'auberge, les McDonald effectuèrent d'importantes rénovations et se départirent du buffet construit à l'occasion du passage du prince de Galles, en 1860.

Originaire de la région de Fort-Coulonge, Édouard Chaput était un aventurier qui fit et défit sa fortune dans l'exploitation forestière et minière. Pendant l'été de 1921,

Chaput cherchait en vain un autre contrat de coupe de bois, lorsque se présenta chez lui un certain Joseph McDonald qui discuta avec lui de la possibilité d'acheter l'hôtel British, à Aylmer. Vif et impulsif comme d'habitude, Chaput l'achète le lendemain. La famille Chaput déménage donc dans une suite de l'hôtel. Le fils d'Édouard, Urbain J. Chaput, raconte dans ses mémoires :

Aylmer (Québec), située sur les berges de l'Outaouais, là où la rivière s'élargit pour former le lac des Chênes, a toujours été un lieu de villégiature... Aylmer [avait] tous les attraits requis pour combler les goûts des bien nantis et des gens aisés.

L'hôtel British, construit en 1841, répondait aux besoins de cette clientèle. Je me souviens, lorsque nous y habitons, de l'arrivée des clients qui venaient y passer une semaine ou simplement déjeuner le dimanche, certains encore en calèches, mais la plupart dans leurs nouvelles automobiles, qui commençaient à remplacer les voitures à chevaux. Avec la venue de la neige, toutefois, on revenait à celles tirées par les chevaux, car on remisait les automobiles pendant les mois d'hiver. Ces clients arrivaient dans leurs élégants traîneaux tirés par de magnifiques chevaux à la croupe harnachée de cuir luisant décoré de grelots leur donnant un air de fête. Les passagers étaient vêtus de pelisses et de bonnets de fourrure, et leurs genoux étaient recouverts de chaudes couvertures de fourrure. Le British possédait une porte cochère qui menait à une cour intérieure où l'on abritait, dans des stalles qui occupaient trois côtés de la cour, les chevaux des clients — un plaisir immense pour un petit garçon de six ans!

Lorsque mon père acheta le British, il fit effectuer d'importantes rénovations et modernisa la salle à manger. C'est ce commerce de restauration qu'il chercha à développer, grâce, bien sûr, à la possibilité de pouvoir servir les vins et alcools interdits en Ontario car il y régnait la prohibition, mais aussi en offrant une très bonne table, ce pour quoi le British s'était

taillé une excellente réputation dès le début des années 1920. [...]

À l'été et à l'automne, les clients pouvaient venir dîner après les courses de chevaux à l'hippodrome Connaught, situé non loin de l'hôtel. Je me souviens que même mes parents se rendaient, tout endimanchés, assister aux courses de chevaux. Des loisirs tout à fait de bon ton à l'époque. [...]

Édouard Chaput finit par vendre l'hôtel au tout début de 1924, et déménage à Ottawa, près des M^eDonough. Il répète ses erreurs habituelles, réinvestissant tout son argent dans un édifice à logement qui se vide complètement le jour de la prise de possession. Il doit vendre avec une perte considérable, et il lui faudra une vingtaine d'années pour retrouver le même niveau de confort.

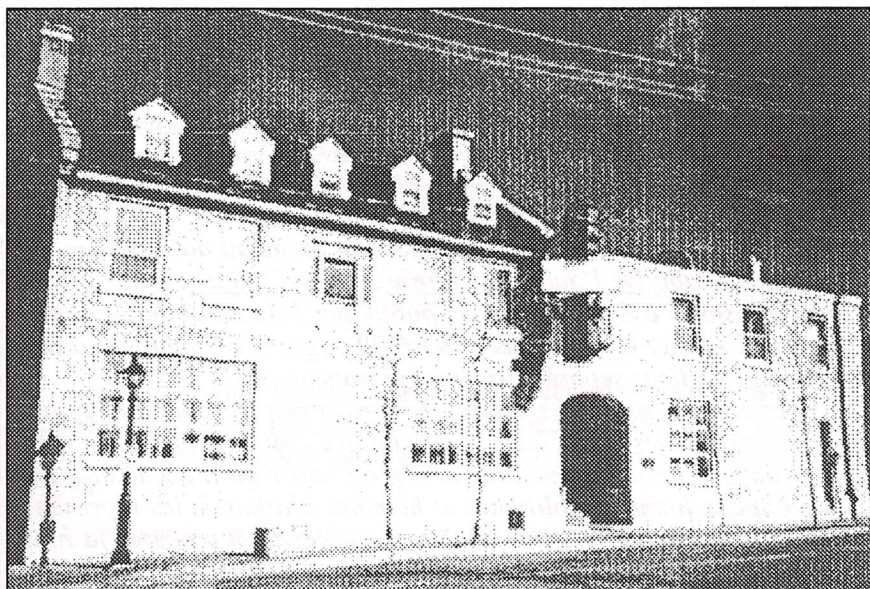
Au cours des trente ans qui suivirent le départ de Chaput, l'hôtel changea de mains à plusieurs reprises pour finalement aboutir, en 1954, entre celles de Joseph Tchorewski et de son associé, Anton Lazarowich. Plus de quarante ans plus tard, Joe Tchorewski, surnommé «Joe British», gère toujours le British avec sa fille Bernice. Né en Saskatchewan, Joe Tchorewski avait d'abord passé quelques années à faire de la prospection et à travailler dans l'industrie minière, dans le Nord ontarien, avant de venir tenter sa chance, comme hôtelier, à Aylmer.

L'hôtel British d'Aylmer

Dans les années 1950, 1960 et 1970, l'hôtel British offrit des repas et banquets de qualité, parmi les meilleurs de la région. Qu'il se fût agi d'un baptême, d'une confirmation, d'un mariage ou d'une autre occasion, pour les catholiques comme pour les protestants, on célébrait l'événement à l'hôtel British. De 1953 à 1975, l'hôtel accueillait au moins trois ou quatre réceptions de mariage par fin de semaine. Le British devint aussi, à cette époque, une plaque tournante pour la musique country et western dans la région; de très grandes vedettes s'y produisirent: Carrroll Baker, Ronnie Prophet, Charlie Pride, Cindy Cash, Peggy Lynn, Ian et Sylvia Tyson, et plusieurs autres. Plus encore, Tchorewski encouragea et soutint plusieurs ar-

tistes locaux, qui surent parfaire leurs talents au British avant de devenir à leur tour vedettes, notamment Mike Parizeau, Terry Carisse et Hugh Scott.

Pendant toute cette période et même jusqu'à la fin des années 1980, l'hôtel British continua d'être au centre de la vie communautaire d'Aylmer, en organisant des activités majeures telles que le Carnaval d'Aylmer et les festivals de musique country, en encourageant les activités sportives, en contribuant généreusement à la mise en place de la puissante organisation à but non lucratif vouée aux loisirs et aux sports à Aylmer, la corporation AYDELU, et finalement en soutenant les divers clubs philanthropiques, grâce à d'importantes activités de levée de



L'hôte British aujourd'hui. (Photo : Richard M. Bégin.)

fonds comme le Jamboree de camionneurs, les concours de chevaux de trait, etc., activités qui per-

mirent de recueillir de grosses sommes d'argent pour les démunis, les malades et les handicapés.

Conclusion

L'auberge des Conroy, l'hôtel British, est un témoignage du passé remarquable qu'a connu Aylmer. Seul hôtel à l'ouest de Montréal à n'avoir pas dérogé pendant près de 160 ans à sa vocation première, il est visiblement au centre de l'histoire aylmeroise à plus d'une occasion, que ce soit officiellement ou officieusement. Non seulement a-t-il été témoin de plus d'une discussion politique plus ou moins secrète, mais encore a-t-il servi, au cours des âges, d'hôtel ou d'auberge, bien sûr, de salle de banquet, de concert et de spectacle, de lieu de rencontre des divers clubs sociaux ou politiques, d'hôtel de ville, de cour de justice, d'école et même d'église! Plus en-

core, il s'agit d'un édifice dont la structure, malgré son siècle et demi d'existence, défie encore le temps. Situé en plein centre du quartier patrimonial, sur la rue Principale, il ne peut manquer d'attirer l'attention, ne serait-ce que pour sa valeur historique, architecturale et touristique.

Selon les règlements municipaux actuels, l'hôtel British tombe dans la catégorie des édifices patrimoniaux et, de ce fait, ne peut être démoli, ni modifié sans un étroit contrôle du Service d'urbanisme, notamment. Mais doit-on se contenter de le *conserver*, cet édifice patrimonial? Ne pourrait-on pas lui redonner une nouvelle vie?



N.D.L.R.

L'histoire de l'hôtel British est racontée en détail dans le livre de Richard Bégin, De l'auberge Conroy à l'hôtel British. Plus de 150 ans d'histoire à Aylmer, un livre publié par l'Association du patrimoine d'Aylmer en décembre 1993 (120 pages et 81 photos et illustrations; éditions séparées anglaise et française).

L'article qui précède s'inspire du livre et met surtout en relief les premières heures de cet édifice d'avant la Confédération et son rôle clef dans le développement de la région, alors qu'il accueillait les principaux hommes politiques et hommes d'affaires, les représentants de la monarchie, et les colons qui venaient y passer la nuit avant de poursuivre leur périple vers l'Ouest, en bateau à vapeur, sur la rivière des Outaouais.

1. Notons que John Egan occupa ce poste de maire en 1850, 1851, 1853 et 1854, et qu'il fut, de 1848 à 1857, député du comté d'Ottawa à l'Assemblée législative du Canada-Uni, à Québec, où il mourut du choléra.

2. Robert Conroy père fut longtemps membre du conseil avant de devenir maire, de 1866 à 1868. Deux de ses fils l'imitèrent jusqu'à un certain point : Robert H. fut maire de Hull-Sud [Lucerne] pendant plusieurs années, et mourut en poste en 1904, tandis que William J. fut maire d'Aylmer de 1882 à 1884, et de 1891 à 1892.

3. Anecdote intéressante, à l'occasion du passage du prince de Galles venu assister à un bal dans son auberge, Robert Conroy avait fait faire sur mesure un buffet pour orner la salle à manger et lui donner un air de grâce et de majesté. Le buffet fut fabriqué par les Baillie Bros. Quand le prince de Galles vit le buffet, il fut si enchanté qu'il en commanda un pour lui-même; il l'obtint gratuitement, un don de la population d'Aylmer. Il n'y aurait que deux buffets de ce modèle au monde.

4. Cette anecdote provient d'une tradition orale qui a circulé jusqu'à aujourd'hui dans la famille Conroy. Pierre-Louis Lapointe a recueilli ce commentaire de William Conroy fils, en 1987, lorsque celui-ci, âgé de plus de 70 ans et demeurant à l'arrière du British sur la rue Charles, a remis les archives familiales aux Archives nationales du Québec (dépôt de l'Outaouais). Nous en avons parlé à M^{me} Madeleine Conroy, épouse de feu William fils, qui nous a affirmé que cette veillée Conroy à laquelle il est fait allusion plus haut était en fait *la veillée mortuaire de Robert Conroy lui-même, qui venait tout juste de mourir!*... En effet, Robert Conroy est décédé le 5 avril 1868 et ses funérailles ont eu lieu à l'église *Christ Church* d'Aylmer (l'officiant était le révérend Percy W. Smith), le 8 avril, soit le lendemain de l'assassinat de D'Arcy M^cGee.

5. Il s'agissait d'un dollar en papier-monnaie qui, aux dires de Nelson Morin, aurait été exposé au-dessus de l'ancien bar, avant les rénovations de Joe Tchorewski, soit à l'endroit où se trouve aujourd'hui le vestiaire près de l'escalier; c'est du moins ce que nous a confirmé Joe Tchorewski lui-même le 26 août 1992.

6. Deux autres incendies importants étaient survenus auparavant, un en janvier 1869, l'autre en 1898. Le premier avait détruit la majeure partie du Palais de justice et de la prison du comté, ce qui laissait le bureau d'enregistrement à la merci des éléments; il en résulta éventuellement le transfert du bureau d'enregistrement à Hull, et avec lui le départ de plusieurs représentants de la loi d'Aylmer. Le second balaya deux des moulins locaux.

7. Comme nous l'a confirmé Madeleine Boivin Conroy, épouse de feu William Conroy fils (le petit-fils de Robert Conroy père et le fils de William J. Conroy), Archibald McDonald était le frère de Maria McDonald, épouse de William J. Conroy.



«Séparation»

Les gens de Val-Tétreau, se sentant négligés par les autorités municipales, envoyaient une délégation à Québec pour demander la séparation de leur territoire de la ville de Hull. C'était le 28 décembre 1894.

Sans succès, comme chacun sait, et Tétreau est devenu au fil des ans le quartier le plus peuplé de la ville de Hull.

Biofiche

Le Révérend Père Louis-Étienne Reboul, o.m.i.

Un historien de la ville de Hull, Ernest Cinq-Mars, écrivait en 1908 : «*Le Révérend Père Reboul, se trouvant à Hull en face de tout à commencer, commença tout.*» C'est pourquoi il le considérait, à l'instar de bien d'autres, comme le véritable fondateur de Hull.

Né en France, à Saint-Pons, le 4 décembre 1827, il fut ordonné prêtre par Mgr de Mazenod (canonisé récemment par S.S. le Pape Jean-Paul II), évêque de Marseille et fondateur de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, en 1852, pour partir peu de temps après pour le Canada, et ne plus le quitter.

Il exerça son ministère dans les chantiers tant dans l'Ouest du Québec que dans l'Est de l'Ontario. Sa mort survint, à Mattawa, en Ontario, le 2 mars 1877, au cours de son ministère d'hiver dans les chantiers.

Mais c'est à Hull qu'il était destiné à laisser une marque impérissable. Ainsi que le dit M. Louis-Marie Bourgoïn, ex-président de la Société historique de l'Ouest de Québec, «*C'est lui (le R. P. Reboul), qui a travaillé dans toutes les directions au point de vue organisation sociale. Il est l'inspirateur, la cheville ouvrière, il est l'âme qui préside ou pousse vers tous les progrès. En conséquences, on le rencontre à l'origine et au développement de toutes les institutions publiques.*»

Les institutions religieuses, scolaires, municipales, voilà les trois postes qui retiennent le temps, l'énergie, le dévouement, les talents et l'abnégation du Père Reboul, aboutissant à la fondation d'une ville, sa ville de Hull. Cet olat de Marie immaculée fit ériger à Hull la première véritable église, en 1868, soit l'église Notre-Dame-de-Grâce. Il fonda la première commission scolaire. Et il est à l'origine de l'organisation municipale de la ville de Hull.

Si Philémon Wrigth a été le premier à s'installer sur le territoire de Hull, à des fins commerciales, il faut reconnaître que c'est le Père Reboul qui a donné son essor à la Ville et la dota d'institutions idoines.

Une école et une rue portent son nom. À quand un monument à sa mémoire? Et même, si le nom de Hull vient à changer, pourquoi pas pour le nom de REBOUL? (Nous serions alors des *reboulais* ou des *reboulois*, ou bien encore des *rebouliens*?)

Georges Lessard

Louis Riel en Outaouais

PAR
GEORGES LESSARD

Souventes fois, l'histoire d'une région se confond avec l'histoire générale du pays. C'est le cas d'un séjour du chef métis Louis Riel en Outaouais.

Né à Saint-Boniface (Manitoba) en 1884, Louis Riel était le petit-fils de Mary-Anne Gaboury (1780-1874), considérée comme la première femme blanche à s'établir dans l'Ouest canadien¹.

Les qualités du chef métis et son patriotisme l'amènèrent, malgré son jeune âge, à diriger la lutte des Métis de la rivière Rouge, dans le nord-ouest de l'Amérique. L'étincelle qui mit le feu aux poudres fut la résistance des métis devant le lotissement de leurs terres par le gouvernement du Canada pour y établir des colons.

Il y eut deux soulèvements : un premier en 1869, le second en 1884-1885. Les Métis, finalement vaincus, virent leur chef Louis Riel condamné à mort et pendu le 16 novembre 1885. Des historiens avancent que le premier ministre du Canada, John A. Macdonald refusa de commuer la sentence de mort parce que Riel avait «osé» faire fusiller un nommé Thomas

Scott, fait prisonnier par les Métis. Le premier ministre aurait déclaré : «Riel must swing!»²

Après le premier soulèvement, une paix relative s'était établie. En 1871, Louis Riel fut même élu député fédéral du comté de Provencher, au Manitoba. C'est alors que les histoires régionale et nationale se confondent. Louis Riel devait naturellement occuper son siège de député à la Chambre des Communes, à Ottawa. Mais, problème épineux pour lui, où loger, devant l'attitude hostile des Anglais et surtout la haine tenace des orangistes qui rendaient sa sécurité et même sa vie précaires.

Les Canadiens français étaient bien conscients du danger menaçant le chef des Métis. Un de ses confrères de classe, le Dr Joseph Beaudin, demeurait à quelques pas du Palais de Justice de Hull, rue Principale : c'est chez ce confrère que se réfugia Louis Riel; et des Hullois dévoués et sûrs le protégeaient. Riel ne sortait qu'entouré d'une garde de quelques amis dont deux le précédaient, un l'accompagnait, tandis que deux autres fermaient la marche³. L'un d'eux,

Adrien Moncion, du 224 de la rue Montcalm à Hull, alors jeune homme d'une vingtaine d'années, fit plus tard un récit touchant de cet épisode de la vie de Riel⁴.

Lorsque le chef Métis se rendit au Parlement fédéral et signa son nom dans le registre des députés, révélant par le fait même sa présence, il déchaîna contre lui toute la hargne des Anglais, particulièrement celle du «parti ontarien». Un détective du nom de McCarthy jura, «à peine d'y perdre son honneur»⁵, qu'il mettrait le grappin sur cet homme. Cela persuada Riel à se déguiser afin de pouvoir assister aux séances des Communes depuis la galerie des spectateurs. Dans son récit, Adrien Moncion fait part que «...tantôt il s'y rendait habillé comme un gentleman, le tuyau de «castor» sur la tête, la chaîne de montre au «bedon», la canne à la main; tantôt il se déguisait en bon «habitant», avec des habits râpés et des souliers de «boeu» aux pieds.⁶» En avril 1874, il assista même à la messe à l'église Notre-Dame de Hull, déguisé en vieillard...

Il n'empêche que la situation devenait de plus en plus critique. Le

détective McCarthy cernait de plus en plus sa proie. Par ailleurs, peut-être bien que Riel était trop imprudent, présomptueux même. À preuve, il poussa l'audace jusqu'à s'approcher de McCarthy, un soir qu'il sortait de la Chambre des Communes, de l'aborder, et sans se troubler, de lui emprunter une «chique»⁷, sans que le détective se doutât de l'identité de son interlocuteur... déguisé!

On jugea finalement plus prudent d'éloigner Riel de la proximité de la Capitale. Adrien Moncion proposa d'emmener le chef des Métis chez son père, à l'Ange-Gardien, à Angers, y demeurant une quinzaine de jours. Par après, un citoyen de Pointe-Gatineau l'hébergea quelque temps, et Riel quitta par la suite l'Outaouais pour Montréal, avant de retourner définitivement dans l'Ouest canadien.

Étrange destin, donc, que celui de Louis Riel! Encore plus étrange ce que la renommée, ce que l'écoulement du temps lui ont impartis, du moins jusqu'à ce jour, soit une sorte de récupération l'assimilant, ou presque, aux Pères de la Confédération! Mais, cela est une autre histoire!

Sources :

1. *Le Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, p. 119 (noms propres; Claude Boulanger et al.)
2. *Le Petit manuel d'histoire du Québec*, p. 162, Léandre Bergeron
3. *Le Nord de l'Outaouais*, p. 201 (récit d'Adrien Moncion)
4. à 7. Ibid.

Le Parc Luna

(Parc Moussette de Hull)

*SOUVENIRS DE M. RAYMOND D'AOUST
RECUEILLIS PAR CHRISTINE FIRTH*

Le texte qui suit relate les souvenirs de M. Raymond D'Aoust se rapportant au Parc Luna, lequel a eu en son temps une renommée s'étendant bien au-delà du quartier Val-Tétreau de Hull, où il était situé, pratiquement où se trouve aujourd'hui le parc Moussette. Les aînés, surtout ceux de Tétreau, apprécieront ce rappel du temps de leurs jeunes années; les plus jeunes, eux, constateront que leurs parents et grands-parents savaient bien occuper leurs loisirs.

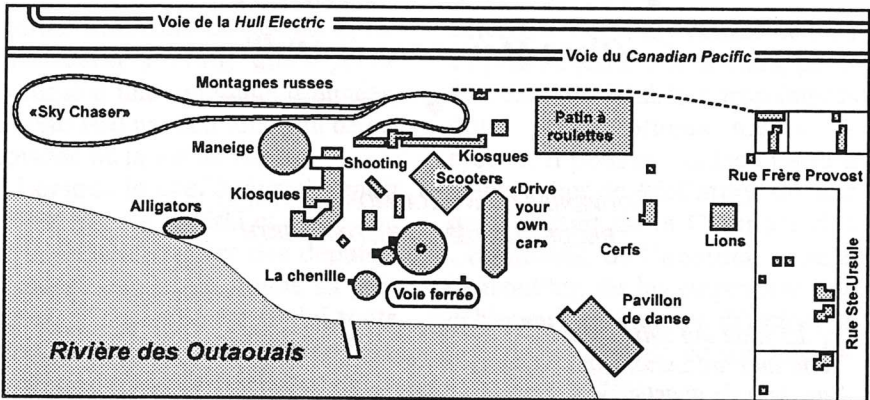
Ces souvenirs ont été recueillis, en langue anglaise, par Mme Christine Firth et la traduction est de M. Paul Boisvenu. Ils sont tous deux citoyens du «Vieux-Tétreau». Nous avons laissé toute leur saveur aux propos de M. Raymond D'Aoust.

Le Parc Luna a été construit durant les années vingt par la compagnie de rail *Hull Electric*, dans le but d'encourager les gens à utiliser ses tramways. À l'endroit où se trouve aujourd'hui l'école Jean-de-Brébeuf, les tramways faisaient demi-tour pour se diriger vers Hull. À cette époque les distractions étaient plus rares. La piste de danse, le pavillon de patins à roulettes, les manèges, les jeux ainsi que le zoo, faisaient du Parc Luna le meilleur endroit de la région pour se divertir.

L'attrait principal était le «*Sky Chaser*», une énorme montagne russe en forme de boucle, avec un train de trois ou quatre wagons où l'on s'assoit deux par deux retenus par une barre.

«Je suis monté à bord de cette chose lorsque j'avais trois ans (en 1928), et j'ai failli mourir, se remémore M. D'Aoust. Je n'y suis jamais remonté après ça. Nous allions souvent au Parc Luna, environ deux fois par semaine, après le souper, et mon oncle voulait que je monte à bord mais je ne le voulais pas. Il m'a un jour persuadé de monter avec un autre gars de la rue, et nous étions dans le premier wagon. Et je m'en souviens, c'était plus effrayant lorsqu'on était à l'avant!»

«Je me rappelle aussi de la «chenille». Elle était peinte en vert et était recouverte d'une toile qui descendait lorsqu'on touchait un bouton, afin de ressembler à cet insecte. Quand j'étais jeune, nous



avons toujours une bonne à la maison. À cette époque, on pouvait s'en payer une pour seulement dix dollars par mois. Une en particulier «fleurait» avec l'opérateur de la chenille, et elle nous amenait au parc les après-midi, mes deux frères et moi. Nous nous promenions dans la chenille des heures durant, pendant que la bonne restait assise derrière avec ce bonhomme, mais je ne sais pas ce qu'ils faisaient.»

«Il y avait aussi un stand de tir, une planche avec un trou où apparaissait une figure noire sur laquelle on lançait des objets. Il y avait des kiosques de nourriture, et des autos-tamponneuses. Elles ont dû être très populaires, puisqu'il y avait seulement que trois automobiles dans la paroisse. Il y avait aussi un manège avec des avions en bois qui planaient en tournant en rond, mais, se rappelle M. D'Acoust avec plaisir, lorsque le manège ne servait pas, on y attachait quelques chevaux, des pintos, je m'en souviens, et on

pouvait faire des tours à cheval.»

Ces bêtes logeaient dans une écurie qui existe encore à l'arrière du 82 de la rue Prévost. M. D'Acoust estime que sa passion pour les chevaux remonte à ce manège. Lorsqu'il était jeune homme, il décida d'abandonner la cigarette afin de garder son propre cheval, ne pouvant s'offrir les deux ! À cette époque, une «poche» de foin se vendait 5 cents, et pour le prix d'un paquet de cigarettes, on pouvait payer la pension d'un cheval.

Mais le Parc Luna avait des animaux plus exotiques que des chevaux. Là où se situent aujourd'hui les terrains de tennis et de croquet, il y avait des chevreuils. Ils étaient nourris de grains et de foin provenant de la ferme Benedict, sise de l'autre côté du chemin d'Aylmer.

Nourrir les lions était autrement plus compliqué. Dans ce temps-là, l'éboueur du coin ramassait les animaux morts ou mourants en plus des ordures. Il amenait les chevaux malades à l'abattoir de la ferme Benedict, où la viande était

apprêtée puis vendue à la Ville qui la servait aux lions. L'hiver, ceux-ci étaient rassemblés dans une petite cabane, qui, plus tard, fut réservée aux usagers d'une patinoire située à l'endroit des actuels courts de tennis.

Des alligators ont déjà habité une cage à la plage Moussette. Un réservoir d'environ 15 à 20 pieds de diamètre, non relié à la rivière, leur servait de terrain de jeu.

«*Mais l'histoire veut, raconte M. D'Aoust avec une étincelle à l'œil, qu'ils en ont perdu quelques-uns dans la rivière. Ces bêtes mesureraient environ trois ou quatre pieds de long, pas très long mais assez.*»

Le gorille était un cas spécial, se rappelle M. D'Aoust :

«*Il est resté dans le coin même après la fermeture du parc Luna et M. Cowboy, un Acadien je crois, s'en occupait. De temps en temps le gorille réussissait à s'échapper; il portait un gros collet au cou, avec une chaîne, et comme de raison, lorsqu'il s'échappait, les enfants couraient après pour essayer de le rattraper. Je me souviens d'une journée qu'il se sauva dans l'eau de la rivière et se retrouva près du parc Brébeuf, et des jeunes accoururent avec des perches au bout desquelles on retrouvait un crochet. Ils accrochèrent la chaîne par un maillon avec une des perches, mais le grand gorille, pesant plus d'une centaine de livres, empoigna le bout de la chaîne, et d'une main décrocha et jeta la*

perche par terre. Le jeune qui tenait la perche fut blessé; il n'avait jamais pensé que le gorille était assez fort pour tirer la chaîne et la perche.»

«*Je ne sais pas ce qu'il est advenu du gorille, j'avais seulement une dizaine d'années et je ne sais pas trop ce qui s'est passé. Ma mère était très protectrice. Mais je me rappelle que le gorille grimpait sur le toit des maisons de Val-Tétreau, et à cette époque les toits étaient surtout faits en bardeaux de bois; le gorille les arrachait et les lançait, et bien entendu, les gens n'aimaient pas ça. Je crois que la ville a dû finir par s'en débarrasser.*»

DANCE
TOURNAMENT
Now Over 300 Hours

TONIGHT I
ANOTHER BIG
SPRINT DERBY

Couples Must Complete 90 Laps
in 20 Minutes or be

Disqualified

SPEED! THRILLS!

Mon. to Fri. Matinee...20c
Mon. to Fri. Evening...30c
Sat. and Sun. Matinee...25c
Sat. to Sun. Evening...40c

LUNA Park

Hear «Dud» Nelson
Daily 8 p.m., Station CKCO

Gratis - Enfants - Gratis
Un Jour d'Amusement au
PARC LUNA

Présenter ce coupon au caissier à la porte du Parc Luna, Samedi, le 14 juin, de 1 à 6 P.M., et vous recevrez en échange 5 billets, valant 25 sous, bons pour l'entrée au Parc Luna et pour quatre amusements, le tout absolument GRATIS.

Jardin Zoologique Gratis
Singes — Ours — Alligators

Une autre attraction populaire fut le pavillon de patins à roulettes. Il avait un joli toit en bois et une promenade en bois tout le tour de la piste de patinage d'où on pouvait observer les patineurs.

«Après la fermeture du Parc Luna, Léo Gratton, connu comme «homme à tout faire», loua la bâtisse auprès de la Ville; ce fut un endroit très couru durant une dizaine d'années. On y comptait de 50 à 70 patineurs chaque soir. Certains des clients étaient des réguliers, y allant trois ou quatre soirs par semaine. On pouvait louer des patins, soit ceux avec des bottines, ou ceux qui s'attachaient à nos propres chaussures.

La piste de danse était un endroit respectable, du moins pour les plus sages, malgré sa mauvaise réputation, entretenue par l'Église, qui disait y «perdre des âmes.»

«Lorsque l'église a brûlé, on al-

lait à la messe au pavillon de danse, rappelle M. D'Aoust, mais une fois l'église reconstruite, le prêtre a convaincu la Ville de lui vendre le pavillon, ce qu'elle fit, pour un dollar, je crois, et le prêtre a ensuite démoli le pavillon et a utilisé le bois pour bâtir un chalet dans la Gatineau, pour les pauvres âmes qu'il avait perdues! C'était une grosse bâtisse, semblable au pavillon de patins à roulettes. Il était fait avec du beau bois, des 2 x 10 de vingt pieds de long, une très belle construction. On montait quatre ou cinq marches et le plancher était cinq pieds au-dessus du sol. Il y avait une véranda tout autour et une section était recouverte de vitre, pour permettre la danse à l'intérieur et le «necking» à l'extérieur, je ne sais pas vraiment.»

«C'était un beau parc, conclut M. D'Aoust, avec un sourire.»

Source :

Le monde de Tétreauville, journal de quartier des résidants du Vieux-Tétreau, été 1995

Pour devenir membre de la Société d'histoire de l'Outaouais,
faire parvenir un chèque ou mandat-poste à :

La Société d'histoire de l'Outaouais
C.P. 1007, succursale B
Hull (Québec) J8X 3X5

Cotisation annuelle (comprend l'abonnement à la revue *Asticou*) :

Membre ordinaire :	15 \$/an	25 \$/2 ans
Membre, famille :	20 \$/an	35 \$/2 ans
Membre, étudiant :	5 \$/an	
Membre, bienfaiteur :	25 \$/an	35 \$/2 ans

**Liste des publications
de la Société d'histoire de l'Outaouais**

- Couture, André *85 ans de théâtre à Hull*, SHOQ, 1969
(épuisé)
- Beaulieu, Marc *Hull-Aylmer, quelques éléments d'histoire
et d'architecture*, IHRO, s.d. (épuisé)
- Boutet, Edgar *Le bon vieux temps à Hull*, 3 tomes, SHOQ,
s.d. (épuisé)
- Dunn, Guillaume *Les forts de l'Outaouais*, Éditions du Jour,
Montréal, 1975 (4,95 \$)
- Jolicœur, Joseph *Histoire anecdotique de Hull*, 2 tomes,
SHOQ, 1977 (Tome I : 3,50 \$, tome II : 4 \$)
- Arseneault, Danielle *et al*
*Guide des sources d'archives sur l'Outaouais
québécois*, IHRO, 1989 (10 \$)



La revue *Asticou* :

N^{os} 1 à 49, série complète : 60 \$

L'exemplaire : 3 \$

Le présent numéro : 5 \$



La revue thématique *Outaouais* (10 \$ l'exemplaire)

- *Le Hull industriel/Industrial Hull, 1900
1960, Outaouais*, 1986 (épuisé)
- *Le Hull disparu, Outaouais*, 1988
- *L'histoire religieuse, Outaouais*, 1992
- *Regards sur le Gatineau d'hier, Outaouais*,
1996



Pour commander : La Société d'histoire de l'Outaouais
C.P. 1007, succursale B
Hull (Québec) J8X 3X5